Charles van Lerberghe

Contes hors du temps

N° 203

T 808

MLA
30698

IV - 2

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES BELGIQUE

Charles van Lerberghe
Contes hors du temps

n° 5 de la série des auteurs belges éditée par les "AMIS DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DÉCORATIFS„ (Abbaye de la Cambre, Bruxelles).

Reine illusion

A son défaut d'être affreusement laide, la fée joignait celui infiniment plus grave de n'avoir pas lieu.

Théodore de Banville.

La lune en son plein apparaissait au-dessus des légers arbustes. Le jardin s'éveillait, sans bruit, immobile, baigné de rêve. En même temps, une délicieuse fraîcheur pénétrait les airs, due sans doute à la crue du lac qu'on entrevoyait sous les branches, comme une plaine métallique, et dont les limpides eaux, grâce à un système d'écluses, alimentaient le bassin de la calme villa.

C'était le soir d'un ardent jour d'été. Là était assise, autour d'une table dressée sur la pelouse, et à prendre le thé en cette heure paisible, une famille de notables négociants hollandais dans l'exportation des harengs.

On avait causé d'affaires. Maintenant un abandon se faisait ; un peu du rêve de ce merveilleux soir avait fini par pénétrer jusqu'à ces graves questions, par les fêler d'on ne savait quoi de bleu. Ce n'étaient désormais plus choses à se dire ; chacun le sentait et s'y adonnait en soi-même, non sans quelque charme explicite, ainsi qu'à une trêve de l'esprit, une récréation en somme innocente, une petite condescendance à ses illusions. On se taisait donc, et à la fumée des pipes se mêlait un peu de lune.

Un léger craquement du côté des écluses, chose du reste absolument insignifiante et causée par la pression des eaux sur quelque ais vermoulu suffit cependant – tant le rêve est chose fragile ! – à en détourner le cours et à ramener les esprits au réel.

L'attention se porta sur le bassin, et le père émit un soucieux conseil à Blanche, une adorable jeune fille qui s'y baignait et reposait sur ses longs cheveux blonds, en contemplant le ciel : Le soir fraîchissait ; mieux valait que cette paresseuse pose-là, se donner quelque mouvement ; « et puis, ajouta-t-il, en se tournant vers ses voisins, il est utile d'apprendre à nager, même pour une jeune fille. » On fut généralement de cet avis. La baigneuse, seule, semblait n'en tenir aucun compte et il n'y eut, pour l'appuyer, que son oncle, un homme à l'air placide, assis sur la berge et qui pêchait à la ligne ; tout l'art, selon lui, était là : flotter. Puis il y avait ce soir une quantité de poisson vraiment miraculeuse, « et tenez ! poussa-t-il, en étouffant sa voix, en voilà encore un qui mord ! »

La conversation revint sur Blanche. Une vieille dame à tire-bouchons, qui tenait sur ses genoux un grand chien, se scandalisa : comment se faisait-il, à présent que les nouveautés de laine étaient partout à si bas prix, qu'on n'eût pas encore songé à lui donner un léger costume ? On était bien en famille et c'était le soir, mais il y a des

yeux indiscrets jusque dans les caves. On résolut d'y remédier ; et le pasteur, qui était assis le dos tourné au bassin, perpétua cette sage résolution d'un long hochement de tête pensif, tandis qu'il s'arrêtait de boire à la fine tasse de chine bleue que, comme une fleur, il tenait.

La jeune fille, en effet, était nue, et son insidieuse position sur le dos aggravait considérablement, combien plus de tels soirs ! – l'indécence de cette nudité visible. Cependant, elle regardait toujours le ciel. L'azur était devenu plus profond et plus sombre. La lune, maintenant très haute, l'enveloppait de ses reflets, s'éparpillait dans sa chevelure, s'élargissait au miroir infini des eaux et de ses yeux. Longtemps elle la regarda : il lui semblait que doucement elle s'en rapprochait, et tout à coup une ondulation la souleva, une vague immense, sous elle, sourde, d'une volupté rare, roulant dans ses cheveux et la laissant frémissante et pâmée.

Elle ne redescendait plus, exhaussée, comme tendue au-dessus d'elle-même dans une aspiration irrefoulée de ses seins ; la lune visiblement s'était rapprochée. L'effet était si étrange que pour regarder autour d'elle, elle se releva dans les eaux :

Une infinie nappe brillante s'étendait jusqu'au loin ; là, sur d'immenses terrasses un royal jardin, comme une île, émergeait seul, plein de calme et de paix, de cette universelle ruine.

Longtemps, elle contempla en silence ces ombrages inconnus, frémissants dans la lune et le ciel. C'était une terre heureuse ; le parfum de ses invisibles fleurs venait jusqu'à elle sur la brise marine ; un enchantement s'en exhalait et tandis que doucement, à son insu, le sourd courant des eaux la portait, il lui semblait que maintenant la terre elle-même venait à sa rencontre. Mais elle était si solitaire et nue !... Soudain elle se rejeta, les yeux sombres, et une tristesse se répandit sur son visage : Les Siens ?

Allait-elle les abandonner, leur survivre ? ne fallait-il pas qu'elle redescendît vers eux, qu'elle partageât leur obscure détresse ? N'étaient-ils pas son sang et son amour, eux, au-dessus de qui ce profond désastre l'avait si inopinément portée ? Ils n'étaient plus ; de quel droit d'immortalité vivait-elle ? Elle se souvint de vagues paroles entendues autrefois, de légendes, d'êtres perdus là-haut, dans les eaux, dans les nuages, dans la lune, aux jardins des fables. Il lui sembla que des voix douces l'appelaient du fond de l'abîme, que des bras se tendaient vers elle du fond des tombes.

Lentement elle descendit dans les eaux. Un instant encore, et pour en emporter, à jamais sans doute au fond de son âme, la prestigieuse ivresse, ses lèvres s'arrêtèrent à cette surface du bonheur; puis ses yeux à leur tour disparurent, et l'or de ses cheveux se fondit dans les eaux.

Elle pénétrait dans de froides ténèbres. Un jour de limbes, glauque et triste, à peine parvenait jusque-là. En bas, elle reconnut les arbustes, les sentiers autrefois parcourus, les pauvres fleurs noyées. Elle nageait à travers jusqu'à la pelouse. Tous étaient là ! blêmes, affalés, englués de vase, silencieux ; leurs membres ballottaient dans les eaux, tristement, faisaient des gestes. Ils semblaient vivre encore ; d'énormes poissons circulaient au milieu d'eux. Tous avaient gardé la même place, la même attitude, le même dodelinement de tête, la même expression de visage. L'oncle était toujours là sur la berge avec sa ligne, la vieille dame avec son chien, le pasteur assis en face. Sa mère aussi était là, mais ses mains ne s'agitaient pas comme celles des autres ; elle était immobile, et ses yeux semblaient la regarder, même du fond de l'autre monde, avec une expression d'insolite amour. Une pitié sans bornes emplit le cœur de l'héroïque enfant, et déjà elle se penchait pour ouvrir ses lèvres en un irrévocable baiser de mort sur le front de la chère morte, lorsqu'elle aperçut en un éclair de sinistre épouvante qu'ils vivaient !

Ils vivaient ! – Et le sens de leurs attitudes, de leurs gestes, de la sévérité de leurs visages, confusément lui apparut. Même, ils lui criaient des paroles dont ses oreilles n'entendaient plus que les sons lointains et confus. Ainsi, pour eux, nul désastre, nulle ruine, nulles ténèbres, nulle mort ! Ils le niaient avec simplicité. Ils étaient heureux, ils buvaient toujours leur thé, fumaient leurs pipes, faisaient des rêves, tout comme avant. L'oncle pêchait toujours de merveilleux poissons ; le pasteur, à cause de sa présence, s'était couvert le visage de ses mains. La vieille dame, de plus en plus, se scandalisait... Le sentiment des choses lui revint : Elle était nue au milieu d'eux, équivoque et fantasque, visiblement une gêne pour tous. On attendait sa justification. Mais comment leur répondre ? Justifier cet exil, ce céleste voyage, son inviolable innocence ? Comment faire comprendre à ces ombres la glorieuse et fatale volonté de Dieu ? Comment leur dire, à ces habitants de nuit, les aurorales merveilles dont son âme encore et ses yeux étaient pleins, puisque pour eux, – et leur existence le prouvait sans réponse, – Cela n'était pas ?

Et même, aurait-elle pu leur parler sans mourir ?

Elle releva les yeux vers l'éternelle et lointaine contrée dont elle venait de s'exiler, et touchant la terre de ses pieds, d'un bond léger remonta sur les eaux. Oh ! rouvrir enfin à la vie ses lèvres closes, ses étouffants baisers ! revoir le ciel, aspirer le ciel, remonter dans le ciel !

Là-bas, les merveilleux ombrages aux blancheurs de la lune, semblaient dormir en l'attendant.

Elle, nuptiale et pleine de sourires, suivait, en leur tendant ses mains, l'invisible courant de ses destinées.

III

La Grâce du Sommeil

« 'tis a consummation
Devoutly to be wish'd »

A Maurice Siville

C'était le soir de l'Epiphanie. On venait de tirer les rois. Une grande gaîté remplissait la chambre, où la tarte énorme aux confitures, surmontée de roses en papier, circulait maintenant autour de la table scintillante, sous l'éclat des bougies. Toute la famille était là, depuis les grands-parents en costumes surannés, jusqu'aux petits enfants juchés sur des livres et tapageant dans leur assiette. Tous occupaient le poste que le sort leur avait désigné : le confesseur à la droite du roi et le médecin à sa gauche, le fou près du conseiller, chacun selon son rang, et tous entouraient le père, un gros homme rouge à face hilare assis au centre de toute cette joie, une couronne de papier doré sur la tête, en ce titre de Roi-Mage qu'il obtenait du sort depuis des temps immémoriaux.

Il venait de vider son verre et une clameur formidable retentissait encore à ses oreilles : le roi boit ! le roi boit ! lorsqu'en rouvrant les yeux il eut une épouvantable stupeur. Il était dans le ciel, assis sur un arbre, au milieu d'une grande plaine pourpre. Ses yeux s'écarquillaient. Il voyait encore leurs visages, la lumière des bougies, il entendait encore leurs voix. Tout cela était encore en lui, et les choses n'étaient plus à jamais. Cela avait duré le temps d'un éclair. Et le sentiment de la réalité lui revint peu à peu. Il était mort, et, Dieu merci ! sauvé.

Un tel bonheur l'emplit à cette idée, qu'il en jeta dans le ciel un grand cri sonore, en battant des mains, incapable de réprimer cette manifestation bruyante de bonheur qui lui était familière dans les grandes chances de sa vie. Cela acheva de lui faire reconnaître qu'il vivait et qu'il était bien au ciel. Ce hasard inouï, car c'en était un vraiment ! le remplissait d'une félicité plus profonde qu'il n'en avait jamais éprouvé sur terre. La joie des élus se reconnaissait là. Et de fait il s'en souvenait bien, il s'était confessé la veille et le matin même, fête des rois, il avait communié. Il était en état de grâce ; il avait été jugé digne sans appel, ce qui expliquait la rapidité des choses. Il était monté, sans passer même par le purgatoire. Du tribunal, il n'avait rien su. Dieu, sans doute, épargnait à ses élus ce triste spectacle ; et il se souvint qu'il avait appris, jadis, que cela se passait dans la chambre même, au milieu des gens et des meubles, au moment où l'âme sortait de la bouche.

Cela bouleversait toutes ses idées. Il était mort sans en rien sentir, rien apercevoir. Il s'était toujours imaginé cela, aux jours sombres de sa vie, comme quelque chose d'épouvantable, une fente de tout l'être, un craquement.

Il est vrai qu'il était mort sans agonie, de mort subite, et l'idée de l'horrible danger qu'il avait couru en mourant ainsi, sans la moindre présence d'esprit, sans la moindre conscience de la chose, au sein d'un repas, le fit frémir.

Mal eût pu lui en prendre un autre jour, et Dieu, certes, avait été pour lui d'une bonté qui le remplissait de gratitude, en le prenant, ce jour de fête, au milieu des innocentes et saintes joies de la famille.

Comme ils avaient dû être saisis, lorsqu'au milieu de la fête il était resté la bouche béante et sans vie. Comme ils allaient être malheureux! Et alors seulement la pensée de tout le chagrin qu'il leur laissait, de tout le vide qu'il faisait au milieu d'eux, s'empara de son âme et l'emplit d'amertume. Il s'étonna de n'y avoir pas songé plus tôt. La pensée de sa femme et de ses huit enfants qu'il laissait dans les larmes et sans soutien, et qu'il ne reverrait jamais plus, empesta tout son bonheur. Il fit de violents efforts pour pleurer, pour soulager son chagrin, sans pouvoir y parvenir.

Et une étrange musique d'instruments à cordes qu'on jouait dans la plaine, le mit en colère par son in-à-propos. La joie des autres, en de telles circonstances, lui était odieuse, même au Paradis. Une foule de choses maintenant revenaient à son esprit et lui étaient autant de lancinantes douleurs. Sa femme était enceinte d'un neuvième enfant qui naîtrait sans père; puis il n'avait pas fait de testament; ses affaires non plus n'étaient guère en ordre, la brasserie dont il était le chef se désorganisait ; sa veuve ? on allait la circonvenir, lui susciter un tas de tracas ou d'histoires. Il connaissait des gens louches capables de ne rien respecter. Ah ! quel dégoût ! Il s'envenimait les choses à plaisir, se les représentait comme réelles déjà, et il était agité d'une telle colère que tout l'arbre en tremblait.

Il remarqua alors dans la plaine, où la musique persistait toujours, un phénomène qui ne fut pas sans lui causer quelque émoi. Des espèces de jeunes filles nues avec de longues ailes y jouaient, plongaient et disparaissaient et d'autres en remontaient sans cesse, à tous les horizons. Ce qu'il avait pris pour une plaine n'était donc que quelque chose d'immatériel, une substance fluide tout au plus, l'air même ou l'éclatante lumière qui l'éblouissait. Peut-être la surface de ce bonheur où il n'avait qu'à plonger pour en sentir les délectables ivresses prédites, ou Dieu lui-même au sein de qui ces âmes s'abîmaient. Il en eut le vertige et s'y serait fatalement précipité, si une subite terreur de dégringoler dans l'infini ne lui eût fait fermer les yeux.

Alors, rentré en lui-même, il reprit le fil de ses tristes pensées et resongea au grand malheur dans sa maison.

Comment donc était-il mort ? Il eût voulu connaître là-dessus l'avis du docteur, un brave ami de la famille qui avait dû être bien stupéfait, lui qui, à cause des émanations du houblon, lui assurait une longévité extraordinaire.

Etait-ce de la rupture d'un vaisseau ? d'une congestion cérébrale ? d'une apoplexie foudroyante ? ou s'était-il simplement étouffé en vidant son verre, en avalant la fève des rois, sotte coutume contre laquelle il avait protesté déjà et qu'on eût dû supprimer, car elle était grosse de dangers. Et la gêne, l'ennui d'être ainsi mort au milieu de tout le monde, devant des femmes et des enfants, et d'avoir troublé la fête, le reprit comme de quelque chose d'inconvenant et de déplacé au suprême degré. Il allait creuser cette idée lorsque des voix lui firent rouvrir les yeux.

Une foule d'anges volaient maintenant autour de lui, le frôlant de leurs grandes ailes et de leurs chevelures d'or. Un d'eux, une suave jeune fille, qu'il lui sembla avoir déjà vue quelque part sur des images, s'approcha de plus près et sembla l'inviter : « Cher ange, disait-elle, ne nous envolerons-nous pas ensemble auprès de Dieu ? » Alors il remarqua sans trop d'étonnement qu'il avait lui-même une sorte de longue robe blanche et des ailes. Il faillit soudain les ouvrir et s'envoler, mais la sensation de cet immense déploiement de plumes fut si étrange, et la peur de nouveau de culbuter dans l'espace fut si grande, qu'il referma prestement ses ailes et ses yeux. Derechef il tomba dans ses tristes pensées. Il se vit lui-même pâle et raide étendu sur son lit, en chemise, une croix entre ses doigts de cire. Des cierges crépitaient. Il y avait une odeur fade et tiède dans la chambre. Les siens étaient là, tous priaient à genoux, et de temps en temps une béguine leur passait le buis pour l'asperger d'eau bénite. Quel lamentable spectacle ! Dans la ville, la funèbre nouvelle se répandait. Il voyait très bien le manque d'étonnement, l'indifférence des visages. Puis il parcourut la ville en esprit. Rien n'était changé. Les trams circulaient toujours, chacun vaquait à sa besogne. Il y avait des affiches aux théâtres, dans les cafés des gens étaient assis et causaient d'autres choses. Des navires entraient dans le port, des trains sifflaient et sortaient de la gare, pleins de voyageurs. Et pourtant il n'était plus. De nouveau il revenait à sa rue comme poussé là par un instinct fatal. Tous les stores de sa maison étaient baissés, toutes les fenêtres étaient closes, sauf une, la sienne, large ouverte...

Puis il ne sentit plus qu'une énervante odeur de fleurs, à en défaillir, et qui semblait venir de là.

Mais cette odeur, il la reconnut bientôt, c'était celle des fleurs de son arbre, d'étranges longues fleurs blanches, comme il crut en avoir déjà vu, et qui, au moindre souffle, exhalaient un arome qui l'enivrait et dont il avait peur. Alors abandonnant ses songeries il s'occupa prudemment à cueillir une à une toutes celles qu'il pouvait atteindre, sans bouger de sa place, et à les jeter dans cette plaine, où elles se fondaient comme une neige dans de l'eau.

Cependant la grosse cloche de l'église paroissiale semblait sonner à ses oreilles et brusquement, tandis qu'il cueillait toujours des fleurs, il vit le corbillard devant sa porte : les voitures amenaient la famille, tout un attroupement s'était formé. Deux croque-morts sortaient de la maison à reculons, amenant le cercueil. Il y avait un grand silence. Des gens se penchaient à toutes les fenêtres, tout le monde se découvrait. Il en éprouvait une gêne véritable. Puis le corbillard se mit en marche en oscillant, couvert de couronnes, et la solennelle file des carrosses s'ébranla.

A l'église, le curé l'attendait avec ses chantres en surplis et ses acolytes portant la croix et les deux drapeaux noirs. Et c'était l'offertoire, le défilé de tous ses parents, amis, clients et fournisseurs à côté du grand catafalque. Ils passaient un à un à sa droite, en main un cierge crépitant où se trouvait une pièce de monnaie, puis repassaient à sa gauche, sans le cierge ; on encensait le cercueil, on l'aspergeait à la porte, on jetait dessus des pelletées de terre. Au cimetière aussi, on en jetait sur lui dans la fosse ; c'était comme des coups de tambour ; et il s'interrompit brusquement de jeter des fleurs, tant cette action lui sembla acquérir dans cette circonstance une signification douloureuse.

Pour chasser ces idées, il rouvrit les yeux et s'intéressa au ciel. Il comprit maintenant qu'il n'y avait autour de l'arbre où il était assis qu'une atmosphère impondérable et infinie dans laquelle se mouvaient librement les anges. Puis il regarda en haut et s'envola comme un ballon dans les branches. La tension de toute son âme vers la fulgurante merveille qu'il venait d'entrevoir là-bas avait été si forte, qu'il s'y serait inévitablement allé cogner au risque de pires malheurs, si un subit instinct de conservation ne l'eût fait solidement se cramponner juste aux dernières branches de la cime de l'arbre.

De ce point d'observation, il pouvait contempler, à loisir, les miraculeuses merveilles du ciel. A travers une infinie vibration de lumière

laiteuse, car elle avait jusqu'au goût du lait, une innombrable foule d'anges nouveaux dont les visages y semblaient comme en fusion et dont les corps ondulaient comme des flammes en un soir d'orage, se distinguait à d'incalculables distances, une sorte de zone incandescente et sonore qui semblait converger en éclat vers un point unique, Dieu sans doute, qu'il n'osa plus regarder de peur d'y être de nouveau attiré. Et cela n'avait pas l'air d'être. Tout se mêlait, rien n'était plus limité ni distinct ; tout semblait retombé en enfance ; rien n'avait une couleur propre et tout était multicolore ; le son ne se définissait plus de la lumière, ni la lumière des ombres ; malgré le prodigieux remuement des choses, tout semblait immobile, unique et simple ; simple, mais non facile à dire, d'autant plus qu'il ne pouvait trouver aucune image équivalente à ces inconsistantes perceptions, si ce n'est un grand bonheur en été au bord de l'eau, sous des arbres, ou le long courant froid de l'extase dans la moelle épinière ; et qu'il ne s'attendait à rien de ce genre, s'étant toujours figuré le ciel comme un salut solennel dans un cirque énorme, avec des gradins et des stalles de diamant, où des saints étaient assis autour de la Trinité, pendant que les anges encensaient et que les orgues entonnaient des cantiques. Ce ciel-ci, à force d'être tout à la fois, n'avait plus de caractère personnel. Ce n'était pas laid, à vrai dire, mais cela choquait. L'impression était fâcheuse. On n'y voyait que du feu. Quel ciel était-ce donc là ? Et que lui avait-on enseigné dans le catéchisme ? Où était, par exemple, la Sainte Vierge, où étaient les saints ? Où étaient son père et sa mère, son oncle, son aïeul, toute cette famille qu'il devait y revoir et serrer sur son cœur ? Ce n'était donc pas ce qu'il avait cru ? Mais comment alors avait-il pu se sauver ?... Certes, pour beau que fût ce spectacle étrange, il se l'était imaginé plus beau encore. Celui-ci, avec ses allures fantastiques, était peut-être, comme on dit, plus sublime, mais il manquait d'ordre, d'ensemble, en un mot, de goût. C'était l'œuvre d'une imagination exaltée, rebelle aux règles. La lumière surtout, cette lumière aveuglante le choquait par sa violence. Il eût fallu positivement des lunettes bleues pour bien voir là-dedans. Enfin c'était un ciel par trop subtil, trop éthéré, trop métaphysique. De telles choses ne se concevaient pas par les sens comme une belle fête, il y fallait une application d'esprit. C'était du plaisir géométrique, un paradis de savants, de poètes. Ce qui lui déplaisait par-dessus tout, outre le parfum persistant de son arbre, c'était la musique de l'espace. Impossible de s'imaginer quelque chose de plus bruyant, de plus discordant, de moins mélodieux. Il était évident pour

lui que chaque musicien jouait son air propre, sans s'inquiéter de ceux des autres, ni suivre aucune mesure, et une telle chose était monstrueuse, en dépit de tout bon sens, et le révoltait à tel point qu'il se boucha les oreilles pour ne plus l'entendre.

Subitement, il eut une terreur immense à l'idée des sacrilèges pensers qu'il venait d'avoir là, en plein Ciel, au risque d'être cent mille fois précipité dans l'enfer pour cause d'indignité. Il attendit quelque temps, persuadé qu'il allait être pulvérisé, mais comme rien ne se passait, il se rassura, et désormais il se crut bien définitivement établi en possession de ses droits, inamovible.

Et il prit un peu plus d'aisance et de liberté ; même un certain sourire léger et entendu remplaça sur ses lèvres la stupeur froide des heures précédentes et il n'aurait pas été loin de descendre de son arbre, si, malgré tout, l'anomalie de ce Ciel ne lui eût toujours inspiré une vague défiance.

En somme, on avait l'éternité. Mieux valait être prudent, inspecter, et réfléchir à toutes ces choses avant de prendre son parti, avant d'obéir à ces belles sirènes ailées dont la nudité dangereuse eût pu le compromettre. Il se contenta donc d'ouvrir largement son esprit à toutes les conjectures ; cette allure de libre-pensée, qu'il avait parfois dangereusement affectée pendant sa vie, ne lui déplaisait pas. Au fond, il aimait l'audace, pourvu qu'elle connût des bornes et fût simplement imaginative ; l'audace de l'action, comme celle par exemple de descendre inopportunément de cet arbre, étant le fait des sots. Donc, avec un petit air voltairien, il se mit à songer et, immédiatement, un doute se fit en son esprit.

Si ce n'était pas le Ciel ? Il y avait bien des raisons, toutes plausibles. Rien de cela ne lui avait été enseigné. La conception même de ce Ciel manquait de caractère religieux, absolument. Puis c'était un Ciel impossible, écrasant, en contradiction flagrante avec toutes ses idées de bonheur. Son désir allait bien au delà. C'était une déception, et sauf les délicieux anges, dont les libres allures l'offusquaient même un peu, quel rapport avec la profonde austérité des dogmes qui lui avait été si bien prêchée, et quoiqu'il ne fût pas puritain, loin de là ! avec les simples règles même d'une pudeur bien entendue ?

Ensuite comment était-il là ? Sa place, il se l'avouait en toute humilité, était au purgatoire. Dans le vrai Ciel ce n'eût pas été si facile, et la comparaison du chameau et du trou de l'aiguille lui revint en mémoire.

Mais s'il n'était pas au ciel où était-il donc ? Au Paradis terrestre ?

Dans la lune? Au centre de la terre? Dans un domaine de fées? Dans l'Olympe, au Walhalla, aux jardins de Mahomet, dans l'une des souargas, dans le paradis de quelque religion inconnue et qui était malencontreusement la seule vraie, sans qu'il s'en fût jamais douté?

Et des doutes l'envahirent sur la réalité même de ce Paradis. Est-ce qu'en somme il ne s'abusait pas? Tout cela existait-il vraiment? Quelqu'un, qu'il avait cru fou, n'avait-il point prétendu que les choses extérieures n'avaient pas d'existence propre, que ce n'étaient que des créations du cerveau de l'homme, que le ciel ne consisterait que dans une sorte de perpétuation hallucinée et comme tangible de ces imaginations d'enfance? Etait-il dans un ciel de cette espèce?

Mais que ces phénomènes fussent les simples résultats de son cerveau, il se refusait à le croire. Il en avait eu tantôt un véritable démenti dans la résistance de l'arbre à cette fatale attraction d'en haut. Tout ceci n'était que trop réel. Peut-être n'était-il pas mort. Serait-il devenu fou? Etait-ce une monomanie, ce ciel? Une folie raisonnante puisqu'il la raisonnait? Abîme de sinistres pensées! Il avait entendu conter des cas bizarres. Des hommes se croyaient Dieu et agissaient en conséquence. La terre leur paraissait, justement, un lieu de délices perpétuelles.

Mais pouvait-on être si consciemment fou? Avec une pensée calme à ce point-là, et sceptique? L'hallucination était plus probable. Des faits analogues s'y produisent. Des corps font obstacle, on agit, on se meut, on raisonne. Des somnambules marchent dans les gouttières, comme des chats, avec sûreté; il avait vu des magnétisés tomber à genoux devant on ne sait quels Paradis invisibles, faire des signes de croix, et donner des symptômes flagrants de béatitude.

Une simple congestion au cerveau avait pu produire cet effet, les vapeurs de tout le vin qu'il avait bu à la fête, la suffocation de la fève; et l'idée plus simple qu'il s'était endormi à table et qu'il rêvait, malgré l'insolite de cette constatation, finit par triompher de toutes les autres, par s'emparer en maîtresse de son esprit. Ce fut comme une aurore. Tout s'éclairait maintenant et apparaissait sous son vrai jour; il ne put réprimer un sourire en songeant à toutes les tristesses, à toutes les colères, à toutes les terreurs qu'il avait subies. Il dormait certes au milieu des siens, ce soir de fête; on continuait la musique et le chant; l'éclat des lumières impressionnait ses yeux. Sans doute était-il près du réveil puisque ses idées devenaient si extraordinairement lucides. Et il reconnut, sauf ce détail de peu d'importance, toute la vraisemblance de cette opinion: l'incohérence des images dans le rêve, leur

caractère fantasque, la sensation de l'abîme, du vertige, la répugnance qu'on a à mouvoir ses membres, la légèreté des corps qui tendent vers l'espace. Et il s'amusa à reconstruire comme un jeu de patience les cinq, six images primitives d'où avaient dû naître toutes ces fantasmagories. Un ballet qu'il avait vu récemment au théâtre, les étoiles qu'il avait regardées dans un télescope sur la grand'place, un soir d'automne, une phrase sur le ciel que son confesseur lui avait dite la veille, une exposition de peinture moderne, le scintillement des bougies, les flammes du punch, l'arome que répandait la tarte, de la musique de Wagner jouée par une de ses nièces pendant le souper même, et telles autres ressouvenances. C'était vraiment une merveille que de se reconnaître ainsi rêver ! Il fit plusieurs efforts pour se réveiller, sans y réussir.

C'était toujours son rêve du ciel et les anges obstinés, tenaces, qui passaient près de lui en le regardant avec des yeux doux et tristes. Il demanda qu'on le secouât par l'épaule, qu'on lui soufflât dans le nez, qu'on lui jetât de l'eau froide au visage, mais les anges ne semblaient pas comprendre. Il finit par se pincer jusqu'au sang. Plusieurs tentatives de ce genre avortèrent, toutes aussi misérablement les unes que les autres.

Un de ces délicieux anges, dont il s'obstinait à rêver quand même, s'approcha de lui, tâchant désespérément de lui donner le vertige de ses yeux, de le faire choir dans ses ailes ; il se cramponna à l'arbre, et comme l'ange redoublait ses assauts importuns, il cassa une branche et l'écarta, en frappant dessus comme sur un oiseau.

Il eut une trève et essaya de se rendormir, persuadé maintenant que de tels cauchemars étaient malsains, fatals à la digestion et qu'ils troublaient l'équilibre. Mieux valait dormir sans rêver. Peut-être même rêvait-il à haute voix, l'écoutait-on, était-il un objet d'hilarité grotesque , et quoiqu'il fût bon enfant et ne dédaignât pas la plaisanterie, cette idée dans l'état de surexcitation où se trouvait son âme, l'agaça outre mesure. Il ferma les yeux tâchant par tous les moyens de dormir sans rêver. La besogne n'était pas facile. Le rêve du ciel survivait à tout, quoique, il est vrai, plus obscurément. Maintenant il le poursuivait, le traquait dans tous les recoins de son cerveau. Il s'ingénia à penser dans le vide, à ne pas penser surtout qu'il ne pensait pas, finit par employer des moyens mécaniques tels que de petits cercles qu'il traçait dans l'ombre de son âme, comme des nombrils, et fixait de ses yeux intérieurs pour les hypnotiser ; des moulins qu'il faisait tourner et dont il suivait le vol multicolore, en louchant, avec application ; des opérations algébriques laborieuses dont il parachevait le résultat ; le

mouvement perpétuel, le carré de l'hypoténuse, la recherche de la quadrature du cercle, opération plus laborieuse que les autres et qui faillit faire éclater son cerveau. Un moment il crut avoir réussi au delà de ses espérances, et l'idée du ciel était si loin de lui, qu'il crut qu'il était éveillé. Il regarda entre ses cils : tonnerre de Dieu ! le cauchemar était toujours là, c'était un remords, une malédiction à la fin ; le ciel ne le lâcherait donc jamais ! et subitement radouci, il eut une idée naïve, enfantine, presque saugrenue, éclose dans son cerveau sans qu'il sût pourquoi et qui sans tout ce casse-tête le fit aboutir simplement. Il referma les yeux, décidé à ne plus les rouvrir jamais ; il fit sa prière du soir, demandant à Dieu même par l'intercession de ses saints, dans les termes cent fois redits, de le préserver de tout mauvais songe, de lui donner un sommeil heureux, réparateur et paisible, sans tentations, sans trouble, le sommeil des justes enfin. Il n'avait pas achevé sa prière qu'elle était exaucée.

La vision avait cessé. Il dormait dans une ombre tiède et douce ; il se sentait dormir paisiblement, sans rêves ; c'était une sensation obscure et veloutée, infinie ; il ronflait à poings fermés, le sourire des enfants aux lèvres, comme un bienheureux, et cette demi-conscience même finit par s'obscurcir, par l'abandonner à la paix absolue et inviolable, au bonheur désormais sans tache de la divine grâce de ne plus penser.

« Messieurs,

.....« Je n'énumérerai pas davantage les éminents services rendus par le défunt « à la société, les nombreuses associations de philanthropie et d'art où il a si généreusement donné de sa personne, les notables progrès qu'il a apportés à cette « branche de l'industrie, où il avait acquis, pendant sa trop courte carrière, une situation si haute et si enviée, mérites qui éclatent aux yeux de tous et que Sa Majesté « naguère a daigné récompenser par la croix de son ordre ; qu'il me suffise de constater en terminant que celui qui a été si inopinément enlevé à l'affection des siens « au milieu des saines et joyeuses festivités de la famille (*), était un homme de grand « cœur. Profondément généreux et probe, il avait su conquérir des sympathies dans « tous les rangs de la société. Il était dévoué à sa famille, à sa patrie, il est resté « fidèle aux convictions de sa jeunesse, sans toutefois en exclure la large tolérance « d'un vigoureux esprit ouvert à tous les progrès.

« Adieu, cher ami, tandis que nous te pleurons sur cette fosse trop tôt ouverte, « TU DORS DE L'ÉTERNEL SOMMEIL que tu as si bien mérité par les vertus et la sagesse de ta vie.

« Adieu, bon citoyen, bon père de famille, excellent homme, cher ami, adieu ! »

(*) M. X. mourut, en effet, d'une rupture d'anévrisme, le dimanche 6 janvier, fête de l'Epiphanie, vers les 10 heures du soir.

L'Auteur.

La Veillée

A Grégoire LE ROY.

Il faisait pleine nuit et les étoiles d'hiver brillaient dans le ciel d'Orient.

Dans une cabane solitaire de la plaine, un homme veillait, car sa femme était malade. Un pâtre guérisseur était venu la veille, mais ayant regardé la femme, il s'en était allé sans mot dire, d'un air étrange.

Or cette nuit, à la même heure, quelqu'un heurtait à la porte. L'homme, qui lavait son âne, alla ouvrir. Le visiteur qu'il aperçut devant lui était assis sur un chameau. Vêtu d'une longue robe d'or, il portait sur la tête une couronne où scintillaient des pierreries, et dans ses mains il tenait une boîte. Une suite nombreuse se tenait autour de lui.

– Que cherchez-vous, ô voyageur ? dit l'homme au roi nomade. Serait-ce au palais du Seigneur que vous allez en ambassade? La route en est longue encore ; et c'est du côté de l'aurore qu'il faudrait marcher. Ou serait-ce que vous allez au temple? Le temple aussi est loin d'ici...

– Non, répondit le visiteur qui, sur ces entrefaites, venait de descendre de sa monture : C'est ici ! et, regardant du côté des étoiles, il répéta : C'est bien ici ! Je veux entrer, car il est l'heure.

– Vous voulez entrer? dit l'homme étonné ; s'il en est ainsi, allez vous asseoir là-bas, dans le coin, sur le banc, et tenez-vous bien tranquille, car ma femme est malade et sommeille. Puis, refermant brusquement la porte sur le chameau et les gens de la suite, il se remit à sa besogne.

A ce moment, la femme qui était couchée sur un grabat leva la tête et écarta ses longs cheveux noirs. Elle était très pâle et très belle. En voyant l'étranger elle se mit à sourire, mais bientôt elle reposa sa tête sur la paille et se rendormit.

Tout redevint calme. Le roi, absorbé dans quelque pensée obscure, hochait lentement la tête ; et la nuit passait, silencieuse, lorsqu'une seconde fois on heurta à la porte.

L'homme ouvrit : c'était encore un voyageur, assis sur un chameau et suivi d'un nombreux cortège. Mais cette fois-ci le voyageur était rouge et portait une longue robe rouge. Il avait également une couronne sur la tête, mais, dans ses mains, il tenait un vase d'argent.

Lui aussi regarda les étoiles et dit : C'est ici. D'un bond il fut à terre, fit signe à ses serviteurs de l'attendre et pénétra dans la cabane avant que son hôte eût eu le temps de l'interroger.

– Sur le banc ! lui chuchota l'homme, en le tirant par la manche, là, près de l'autre, et il s'agit de se tenir tranquille et de se taire, car ma femme est malade.

– Qu'est-ce qu'ils me veulent, ceux-là ? dit-il en bougonnant ; puis il se remit à laver son âne.

La femme se redressa, écarta de nouveau ses cheveux et sourit à la vue de l'étranger rouge, assis près de l'étranger blanc, et une grande joie illumina ses yeux. Puis elle se coucha et se rendormit.

La cabane rentra dans le calme. Les deux rois, sur le banc, se regardaient d'un air étrange, car ils venaient l'un du Levant et l'autre du Couchant.

Ils avaient amené une telle quantité de gens, qu'on commençait déjà à les entendre remuer au dehors ; aussi l'homme s'apprêtait-il à y aller, lorsqu'une troisième fois on heurta à la porte.

Il ouvrit. C'était encore un voyageur sur un chameau et portant une couronne étincelante. Mais celui-ci était tout noir et tout nu, et il tenait suspendu au bout d'une chaînette un long pot de cuivre.

– Que me voulez-vous ? lui dit l'homme rudement ; là, poursuivez votre chemin. Il y en a déjà deux de votre espèce dans ma maison ; je n'ai que faire d'un troisième.

Comme il parlait, il vit, à l'attitude étonnée du nègre, que celui-ci ne le comprenait point. Enfin, devant les grands gestes et le bruit qu'il faisait pour entrer, l'homme, de crainte d'éveiller sa femme, le laissa s'asseoir sur le banc, près des autres.

La femme, néanmoins, se réveilla, et tournant vers eux son visage, son merveilleux visage, elle leur sourit longuement. Puis ses yeux se refermèrent, et elle se rendormit, en continuant à leur sourire dans son sommeil.

Cependant, l'homme devenu inquiet par la présence de ces hôtes insolites et de la foule qui maintenant grouillait autour de la cabane, et menait grand tapage, essuya son âne, le mit à la crèche, et il s'apprêtait à examiner les étrangers, à la lueur de sa lanterne, lorsque celle-ci s'éteignit, faute de chandelle.

Alors, il ne vit plus sur le banc que des choses qui scintillaient, vaguement, dans les ténèbres.

Une quatrième fois, on frappa à la porte ; mais l'homme épouvanté, refusa d'ouvrir, disant qu'il n'y avait plus place sur le banc, et il se mit à trembler de tous ses membres, comme s'il eût pressenti que quelque événement extraordinaire allait se passer. Les coups redoublèrent.

– On n'entre plus, s'écria-t-il, ma femme est malade, allez-vous-en !

– Ce sont les musiciens, dirent des voix très douces derrière la porte.

– Vous chanterez dehors, dit l'homme.

Et sur ces mots ils se mirent à chanter, et ce fut dans la plaine une très suave mélodie de voix enfantines, qu'accompagnaient toutes sortes d'instruments.

La femme se leva et se mit à écouter avec ravissement dans les ténèbres.

– Moi, je l'entends, dit le roi blanc.

– Je crois qu'il bouge... dit le roi rouge.

– On va le voir ! dit le roi noir.

Lors, par une fenêtre au-dessus du grabat, une vache passa la tête, et la femme lui sourit aussi, et lui tendit un picotin d'avoine.

L'ineffable musique s'élevait maintenant dans les airs, plus lente et caressante, soudainement voilée, avec des rythmes de berceuse. Et il s'y mêlait des bêlements d'agneaux.

– C'est le moment ! dit le roi blanc, et il ouvrit sa boîte et en tira un morceau d'or dont la splendeur était si aveuglante qu'on eût dit qu'il tenait le soleil en ses mains.

– C'est le moment! dit le roi rouge, et il versa de son vase d'argent une telle quantité d'huile sur le sol, que la terre ne put la boire, et qu'elle se répandit sous la porte, jusque dans la plaine. Et cette huile exhalait un tel parfum qu'on eût dit un jardin immense, plein de brises et de fleurs.

– C'est le moment ! fit à son tour le roi noir, et, se levant, il alluma son pot de cuivre et se mit à le balancer des deux mains. Une telle fumée odorante s'en éleva, qu'on ne distingua plus rien dans la cabane. Et ce nuage, léger et blanc, se mêla aux liquides parfums des fleurs et aux miroitements éblouissants de l'or, si bien que tout était baigné dans une clarté céleste et diffuse d'aurore.

Cette fois, l'homme se fâcha, et allant, à tâtons, vers le banc des rois, car il était ébloui et ses pieds glissaient dans la myrrhe, il leur dit d'éteindre leurs feux et de cesser d'inonder sa cabane, sinon qu'il les mettrait dehors, et il cria par la porte de ne plus chanter : – Ma femme en est toute réveillée ! Elle souffre et gémit !

Mais, à ces mots, les chants redoublèrent, et les trois rois se mirent à les accompagner de leurs grosses voix ; et la lumière, les parfums et la fumée continuaient à emplir la cabane, et la vache se mit à beugler, et l'âne à braire, et la faible voix de l'homme était couverte par l'universelle rumeur.

Des enfants étaient grimpés sur le toit et de là ils chantaient à

l'intérieur, par les trous du chaume, et l'on voyait leurs jolies têtes qui passaient, et leurs chevelures blondes.

Continuellement il en montait d'autres, en chantant, et bientôt le toit en fut tout plein.

L'homme alors ouvrit la porte, car il suffoquait. L'air pur de la nuit entra.

La campagne, si loin qu'il pouvait voir, était pleine de monde. C'étaient surtout des pâtres, qui étaient accourus avec leurs troupeaux ; mais il y avait aussi des pêcheurs, des gens de la ville, des femmes, des enfants et une quantité innombrable de pauvres. Et la voix de cette foule s'élevait jusqu'au ciel : les uns priaient, les autres poussaient des cris ; d'autres, en grand nombre, se montraient une étoile énorme, qui brillait au-dessus de la cabane. Et tous semblaient attendre.

Les musiciens étaient de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus de blanc, comme des anges. Ils se tenaient près des chameaux et jouaient, qui de la guitare, qui de la musette, qui du violon.

Les enfants étaient maintenant tous sur le toit qu'ils recouvraient comme une volée de cygnes. Ils chantaient. Et la maison tout entière fumait et resplendissait dans la nuit. Et de partout, au fond de la plaine, on voyait des ombres accourir à cette lumière et à ces chants. Tout au loin même, on apercevait la mer d'azur, où une multitude de voiles blanches étaient arrêtées.

Alors, l'homme, résigné, voulut rentrer, mais une telle quantité de pâtres, de gens de tous les pays, d'enfants, de femmes, de pauvres et d'animaux avaient envahi la cabane, qu'il dut se tenir sur le seuil. Toutefois, comme il était très grand, il pouvait voir par-dessus les têtes.

En ce moment, un profond silence se faisait dans la cabane et dans la plaine ; et tout le monde s'agenouilla.

Il vit les rois mages qui ôtaient leurs couronnes ; et il s'agenouilla aussi, et ôta son bonnet.

Et l'on entendit vagir un petit enfant. Il était minuit. C'était Noël.

III

Noël des Bêtes

O Mère ! qu'est-ce donc ce grand bruit dans la nuit ?
O Mère ! qu'est-ce donc qui souffle et hurle ainsi ?
– Il neige. C'est la bise qui souffle en tempête
Dans la neige, et ce sont de pauvres bêtes
Qui ne peuvent dormir, de faim et de froid,
Qui soufflent, qui s'agitent, qui courent dans le bois
Par sauts et par bonds ; qui vont,
Comme les mendiants, clopin, clopant,
Où va le froid, où va le vent,
Où va la neige, où va le sang,
Au fond du bois, vers une humble auge
Où brûle un peu de feu d'étoile sur la paille ;
Là-bas, vers le triste et pauvre berceau,
Où vient de naître un petit agneau
Que lèche sa mère de sa langue rose ;
Et toutes ont de pauvres robes,
Beiges, grises, noires, brunes,
Couleur de soir, couleur de brume,
Couleur de terre et de misère,
Et toutes souffrent dans le vent qui souffle,
Et hurlent et beuglent, et jappent et miaulent,
Et le vent hurle et beugle,
Et souffle dans ses trompes rauques, et dans ses cors de corne,
Et siffle dans ses flûtes aiguës, et claque des dents.
Et les sapins aussi font un long bruit strident.
Des brebis bêlent, des faons râlent,
Un cerf brame épouvantablement ;
Des biches passent, une flèche dans le flanc,
Et des lièvres dont le sang met des taches dans la neige.
Il est aussi de pauvres oiseaux,
Des cailles, des grives, des perdreaux,
Des colombes, qui volent avec des ailes cassées,
Des cous tordus et des pattes fauchées,
Ou tombent – le bec ouvert – plein de sang.
Et des plumes rouges volent dans la neige et dans le vent.
C'est le massacre des innocents,
C'est la détresse humble et cachée
Des faibles, des timides, et des doux...
Pourtant, il y a les corbeaux et les loups.

– Et que disent-elles ? – Elles disent : Faim ! Faim !
Encore, et toujours, et sans cesse et sans fin :
Faim ! Et les petits disent : Faim ! Et les vieux disent : Faim !
Notre Père ! Notre Père ! Faim ! Faim ! Faim !
Notre Père ! Notre pain !
Et d'autres, à la fois, clament faim et froid,
Criaillent : Faim ! Croassent : Froid !

– Et les poissons que disent-ils ?

– Les poissons sont au fond de l'étang.
Ils regardent sous la glace avec de grands yeux navrants.
Ils demandent, dans leurs prières,
De l'eau, de l'air, tristement à voix basse ;
Car l'eau gèle jusqu'à terre,
Car ils étouffent, et vont mourir.
Ils prient dans les profondeurs,
Et leurs voix mornes et crépusculaires
S'élèvent des grands étangs solitaires...
Mais personne ne les entend.

– Et que font les hiboux ?

– Ils volent sur la ville, dans les ténèbres,
Comme des cloches funèbres ;
Ils crient : Unissez-vous ! Unissez-vous !
D'un ton très plaintif et très doux.
Et c'est la lamentation suprême.
Car les loups et les corbeaux
Ont mangé le petit agneau,
Et sa mère lèche son sang
En pleurant et en bêlant ;
Et quand on l'entend, le cœur se fend !
Car la misère est sur la terre ;
Et l'universel hurlement
Gronde et monte vers le ciel sombre,
Vers le ciel implacablement !

– O mère ! Ecoute !... Il semble aussi

Qu'une voix très lointaine chante...
Ou est-ce ta voix qui chante ainsi ?
Il fait si noir ; j'ai peur. Est-ce qu'il neige encore ?
La lampe s'est éteinte et le feu s'est éteint.
La nuit touche mes yeux. Je m'endors et je pleure...
O Mère ! Donne la bénédiction du soir
A mon cœur qui a pitié,
Et chante-moi, en me berçant,
Cette chanson plaintive et touchante
Qu'ils chantent, là-bas, sans fin, sans fin...
Mère, embrasse-moi, comme je t'embrasse,
Pour tous ceux qui ont faim et froid
Dans le vent, dans la neige et dans la glace.
Et dis-moi, ne vais-je pas rêver, tantôt,
Que je suis le petit agneau
Et que le loup me mange ?

– Dors, enfant ! Ce n'est qu'un songe...
Dors, l'aube est proche. Dans le matin
Vont sonner les cloches d'or. Repose.
Il passe un souffle d'avril lointain.
La neige se fond. Voici les roses...

– O Mère ! Alors, comme un bon ange,
Prends-moi dans tes bras,
Pendant que le loup me mange.
Reste près de moi.
Embrasse-moi...

Si j'étais Dieu
ou comment je devins écrivain

J'ai été élevé dans une petite ville de la Hollande, non loin de la mer. (Moulins à vent. Canaux. Ponts. Tulipes. Jacinthes, etc.). Nous étions calmes, d'une quiétude de ruminants ; mais autant nos corps étaient tranquilles, autant nos esprits s'agitaient intérieurement, comme si, là aussi, des moulins avaient tourné sous un ciel nuageux.

L'enseignement pratique qu'on nous donnait, suivant les sages traditions, subissait, dans nos têtes, les plus étranges métamorphoses. Rien de plus pondéré, de plus positif, et quels résultats inattendus !

Il n'y avait pas au monde d'écoliers plus attentifs et plus tranquilles. D'ailleurs tout était si tranquille dans cette petite ville ! A peine un hanneton en mai, une carriole, une sirène au large, un âne qui brait, le vent ou le bruit lointain de la mer.

Notre professeur était un vieux prêtre, fort savant et pratique. Il aimait les lettres, avait lu Jansénius, Descartes, et savait réciter Boileau par cœur. Par contre il était d'une ignorance crasse, énorme, fabuleuse en mathématiques, et c'était un saint homme. Il prisait, avait de grandes lunettes et un air doux et rêveur à la Spinoza.

Un jour de composition il nous donna, suivant son habitude, un beau sujet. Nous restions le bec en l'air, mordant nos plumes d'oie, car on écrivait encore avec des plumes d'oie en ma jeunesse.

– Vous traiterez, dit-il, – et c'était pour le prix, on était en juin, – ce sujet-ci :

« Que feriez-vous si vous étiez Dieu ? »

Ce sujet me surprend un peu, aujourd'hui, quand j'y songe, mais en ce temps il ne me surprenait guère, ni moi, ni personne.

Dieu, dans notre éducation religieuse, était une personne aussi familière – quoique plus mystérieuse, – que le bourgmestre, le curé, le meunier ou le barbier du village, et la question n'avait pas plus d'importance que si on nous avait demandé ce que nous ferions si nous étions ces personnes-là. Peut-être aurions-nous même été plus embarrassés ?

C'était d'ailleurs la manie de notre vénérable maître de nous proposer ce genre de questions si à la portée d'imaginations enfantines. C'est ainsi que nous avions déjà eu, cette même année, à répondre à la question : que feriez-vous si vous étiez un tigre ? Que feriez-vous si vous étiez le vent ?

Invariablement certains d'entre nous, traitaient moralement la question, sans efforts d'imagination excessifs. Etaient-ils tigres, ils se faisaient

doux comme des agneaux, ne dévoraient personne, enseignaient, par leur exemple, la douceur à toute leur espèce. Etaient-ils vent, ils faisaient tourner doucement les ailes ou les voiles des bons meuniers et des bons marins et s'obstinaient à ne pas souffler sur celles des méchants. Ils ne renversaient jamais une cheminée honnête et se promenaient au milieu des jupons avec une hollandaise modestie. Le professeur approuvait cette moralité dans l'art, mais ne l'encourageait pas littérairement. Ces vues lui semblaient courtes ; il préférait les imaginatifs, les vents ou les tigres qui y allaient rondement de leur métier de tigre ou de vent et à qui arrivaient des aventures étranges que lui-même n'avait pas prévues. J'étais de ceux-là et – pourquoi y mettrais-je une fausse modestie ? – le premier de ceux-là.

Donc, ce beau jour-là, je commençai par écrire en grands caractères, sur ma feuille de papier :

Ce que je ferais si j'étais Dieu ! puis je mis ma plume en bouche et réfléchis en regardant le ciel bleu par la fenêtre.

Ce que je ferais ? Pas quelque chose de banal, bien sûr, sans quoi je ne décrocherais certes pas le premier prix d'amplification française.

Il faut faire, me dis-je, quelque chose de rare, de surhumain, d'absolument divin. Etant Dieu je dois agir en conséquence... et je me creusai la tête comme on creuse un grand trou avant d'y jeter l'humble gland qui doit devenir un chêne.

Que diable ferais-je si j'étais Dieu, me dis-je ?... Du bien, beaucoup de bien ?... Ah ! Zut ! C'est ça qui serait peu drôle et peu nouveau ; ça se trouve déjà dans le catéchisme ; il ne fait que ça du matin au soir, quand il ne dort pas !...

Du mal, alors ? Non, j'avais trop bon cœur ; je n'aurais pas tiré la patte à une mouche. Mais que ferais-je donc ?... Je devenais nerveux. Sur l'horloge, au-dessus du maître, la grande aiguille avançait. Il me semblait que le maître me regardait d'un œil narquois qui voulait dire : Il ne trouve pas ; je l'ai attrapé ! Il ne sait pas ce qu'il ferait s'il était Dieu et mord son porte-plume.

Et en effet je cherchais vainement. J'avais pensé : ne plus être Dieu, devenir homme ?... Il l'a déjà fait... Une bête ? Il l'a fait aussi... Que n'a-t-il fait déjà ? Devenir le diable ? J'avais peur de blasphémer....

Je regardai de nouveau le ciel ; puis mes regards tombèrent dans la rue et je fus distrait par des gamins qui y faisaient l'école buissonnière, presque sous nos fenêtres, et y jouaient à la toupie.

J'ai toujours aimé jouer à la toupie. En Hollande et surtout dans notre ville, le pavé de petites briques est lisse comme un tapis de billard. Puis, il faisait si beau ! Que je voudrais jouer à la toupie, pensais-je, au lieu de me creuser ainsi la tête ! Voilà qui serait divin !

Hein ? Quoi ? Si je mettais tout bonnement ça ? C'est déjà pas banal, pour sûr ! J'exultais et me frottais les mains ; le maître pensa : il a trouvé ! Et pendant deux heures ma plume grinça sur le papier, dans son style naïf et fruste. D'ailleurs, je le savais, l'idée pour notre maître était tout, la forme peu de chose, pourvu qu'elle fût du genre sublime.

Donc, j'écrivis : Si j'étais Dieu, je voudrais jouer à la toupie ; c'est ce qu'il y a de plus amusant au monde !

Cette proposition émise, je réfléchis de nouveau.

Avec quelle toupie ? La toupie hollandaise ?...

Une idée sublime me traversa l'esprit. Je prendrais le monde dans une main et un long fil dans l'autre, puis frrrt !... tourne ! Elle serait lancée dans l'espace et bourdonnerait ! Je courrais derrière avec un fouet et taperais dessus. Tourne, vieille toupie, tourne ! Puis, je la lèverais entre deux doigts et la ferais tourner dans ma main ; puis je la laisserais tomber de nouveau dans l'espace et fouette !... Tout à coup, je m'arrêtai d'écrire, bouleversé. Une idée me traversait la tête : Est-ce bien nouveau ? Que diable ! Dieu sait si ce n'est pas ça qu'il fait de toute éternité ?

Ce qu'en dit le curé y ressemble dans tous les cas beaucoup !

III

a Belle et la Bête

à Melle Jeanne D.

C'était un beau soir de dimanche,
A l'heure calme où tout s'endort.
Elle avait mis sa robe blanche,
Et dénoué ses cheveux d'or.

Elle disait son Notre Père,
Sous les pommiers d'un grand verger,
Quand survint la belle panthère
Qui devait toute la manger.

C'était au mois où l'air scintille,
Où les vergers sont embaumés,
Où l'âme des petites filles
Est peinte en rose. C'était en mai.

La panthère, qui n'était pas méchante,
Pour ne pas effrayer l'enfant,
Prit une mine souriante,
Et s'approcha très doucement.

Lorsque des enfants voient des chats,
Et tout ce qui leur ressemble ici-bas,
Ils rient, car ce sont des êtres étranges ;
Et la petite fille rit aux anges.

Lors, pour ne pas brusquer les choses,
L'aimable panthère s'assit,
Dévotement, d'un air confit,
Avec sa queue entre les roses.

Sa robe était d'un noir de jais,
Ses beaux yeux ronds d'un vert de jade,
Elle restait là sans bouger,
Comme une sœur près d'un malade.

O sœur, lui dit l'enfant, ô sœur noire !
Tu dois savoir de belles histoires,
Des histoires du temps jadis,
Où tu vivais au Paradis ;

Du temps de notre grand'mère Eve,

Du temps d'Adam et du bon Dieu ;
Pour que j'en dorme et que j'en rêve,
Conte-moi donc un conte bleu.

Alors l'aimable panthère sourit,
Rentra les ongles de ses pattes jointes,
Remua ses oreilles en pointes,
Ouvrit sa grande bouche, et dit :

Il est dans un pays charmant
Une reine aux yeux d'or et d'ambre;
Dans son palais est une chambre
Sombre au dehors, claire au dedans.

Elle est tendue de satin rouge.
Elle a un grand air ancien.
Il y fait calme. Rien n'y bouge.
Il y fait chaud. On y est bien.

Il n'y a pas de chambre meilleure
Sous la voûte du firmament.
Tout y est rond. C'est la demeure
De l'éternel ronronnement.

Il y a de belles fenêtres jaunes,
Et du soleil pendant la nuit.
Ainsi parlait cette reine des aulnes,
Et la belle enfant lui sourit.

Sur quoi, la très étrange sœur
Interrompit la parabole,
Et il sortit de sa profondeur
Une musique sans paroles.

Il sortit de son être noir
Une romance endolorie,
Comme d'un orgue de Barbarie
Jouant dans le calme et doux soir.

Et à l'entendre on eût dit encor,
Tant c'était musique jolie,

Le ronflement du rouet d'or
Que tourne la Vierge Marie.

Lorsqu'un enfant perçoit qu'un chant
Mystérieux sort d'une chose,
Il cherche à regarder dedans,
Il cherche à pénétrer la cause...

Et c'est ainsi que la bête traîtresse,
Avec son âme blanche et tous ses blancs effets
Lapa cette petite princesse
Comme une jatte de lait.

Quand le roi survint à la hâte,
Il aperçut, sinistre horreur !
Ce corbillard à quatre pattes
Qui s'en allait parmi les fleurs.

Il comprit tout et pleura en son âme,
Et puis il appela sa femme,
Et quand ils eurent tous deux pleuré,
Ils essuyèrent leurs yeux avec leurs manteaux dorés.

Ils comprirent qu'il faut en ce monde
Se faire de tout une raison profonde ;
C'est pourquoi ils dirent à la panthère :
Viens, puisqu'il n'y a plus rien à faire ;

Sois notre fille désormais.
Et devant monsieur le notaire,
Ils adoptèrent la panthère,
Et l'emmenèrent dans leur palais.

Ils prirent dans une grande armoire
Ses robes, ses jupons, ses pantalons,
Ses poupées de cire et ses livres d'histoires,
Et son ruban de congrégation.

Mais la sœur eut un grand bâillement,
Et ils virent sa gueule et ses dents,
Avec sa langue rouge dedans.

Et ils comprirent suffisamment.

Ils refermèrent leur armoire,
Et firent une croix dessus.
Puis l'herbe crût dans leur mémoire,
Et puis ils n'y pensèrent plus.

Ils avaient maintenant une fille
Sombre et farouche, dormant en rond,
D'étranges manières, pas bien gentille,
Mais qu'ils aimaient, quand même, au fond.

Être de silence et de proie,
Créature de songe et de sommeil,
Bête de velours et de soie,
Fille du Sud et du soleil.

Noire mais belle, ainsi qu'est dite,
« Tota nigra sed pulchra »,
L'illustre reine de Saba,
Et la divine Sulamite.

C'est qu'elle avait une belle âme
En son sein de paix et d'amour,
Blanche et claire comme une lame
En une gaine de velours.

Une âme de petite fille en peine,
Au fond de ses yeux de belle-de-nuit,
Une âme mélancolique et lointaine,
Comme la lune au fond d'un puits.

Il ne faut donc jamais pleurer,
Il ne faut pas désespérer.
La mort n'est rien. Les belles choses
Ont de belles métamorphoses.

Tout dans la nature
Est sujet à de sages lois.
Une belle créature
Est immortelle en soi.

mmoralité légendaire

Pour Mlle Simone v. d. B....
en souvenir de Botassart.

Au temps où les souhaits s'accomplissaient aussitôt qu'ils étaient exprimés et où il semble que les bêtes parlaient encore, j'avais une nourrice allemande, qui était une bien extraordinaire personne.

Bien avant de venir en Flandre, et d'entrer au service de ma mère, elle avait été dame d'honneur à la cour de Saxe, et en sa qualité de duègne, chargée de l'éducation des jeunes princesses royales.

Il en résultait qu'elle était très laide, très dévote, très prude, et qu'elle avait sur toutes choses, notamment en ce qui concerne la morale et le savoir-vivre, les idées les plus absurdes et les plus arriérées du monde.

En revanche, elle connaissait toutes les belles histoires qu'adorent les enfants ; non seulement celles de Perrault et Madame d'Aulnoy, que savent les nourrices de France, mais encore celles des frères Grimm : Histoires de fées, de gnomes, de spectres, d'enchantements, de métamorphoses merveilleuses. Quelque insipide que fût le fade mélange de vertu que ma nourrice jugeait nécessaire de verser, avant de m'y plonger, dans ce bain de clair de lune allemand, mon âme y nageait avec délice.

J'adorais ces histoires.

Un jour, comme je devenais grand et sage, il m'arriva à propos d'une d'elles, peut-être à cause de sa beauté même, une aventure assez violente et fâcheuse, que je m'en vais vous raconter :

Si vous avez eu la chance d'avoir une nourrice allemande, vous connaissez certainement l'aventure du Froschkönig oder der eiserne Heinrich, encore que cet excellent serviteur n'y joue qu'un rôle tout à fait épisodique et superflu.

C'est une merveilleuse histoire dont une belle et jeune princesse est, naturellement, l'héroïne, et le héros, une grenouille, ou peut-être un crapaud.

J'ai toujours été d'avis que, réellement, ce ne pouvait être qu'un crapaud, créature plus héroïque, plus épique qu'une grenouille et, partant, plus redoutable, comme un véritable héros doit l'être. Ma nourrice était d'un avis contraire ; mais ses avis m'importaient fort peu, comme vous allez voir. Je m'en moquais supérieurement et ne lui demandais que les faits tout simples, c'est-à-dire que l'histoire, sans commentaires. J'avais, en effet, au sujet des commentaires de l'histoire en général, et de celle-ci en particulier, les plus grandes défiances.

Elle me conta donc qu'il y avait autrefois un roi, dont les filles

étaient très belles, mais dont la plus jeune était si belle que le soleil, qui pourtant a contemplé tant de beautés sur la terre, s'en émerveillait chaque fois qu'il lui rayonnait au visage.

Près du château de ce roi, il y avait une profonde et sombre forêt, et sous un vénérable tilleul, à la lisière de cette forêt, un étang que ma nourrice, dans son langage toujours suggestif de miracles, appelait « ein Brunnen », une fontaine.

C'est sur le bord de cette fontaine que la jeune princesse, son héroïne, alla s'asseoir un jour. Je ne connus jamais son nom, et peut-être ma nourrice trouvait-elle peu convenable de me le dire. Je n'avais qu'à savoir une chose : c'est qu'elle était belle, si belle que le soleil en était jaloux... Je n'en demandais d'ailleurs pas davantage. Qu'importe le nom d'une princesse dont il est dit qu'elle ressemblait au soleil !

La princesse venait donc de s'asseoir dans les hautes herbes et les fleurs de la berge ; et, n'ayant en son âme d'enfant d'autre souci que le jeu, elle s'était mise à jouer à la balle.

Cette balle, ein Kugel, disait ma nourrice, devait être plutôt un ballon, comme en ont les enfants riches, d'autant plus qu'il était d'or et qu'il portait les armoiries de la princesse surmontées d'une grande couronne royale.

On s'imagine le jeu splendide, rien qu'à voir ce ballon d'or jaillir de ces fines mains blanches et voler dans les airs, comme une étoile. Malheureusement, les ballons, surtout quand ils sont d'or, ont une fatale attraction pour la terre, en particulier pour les eaux, plutôt que pour le ciel ; si bien que, en peu d'instants, le beau ballon fut dans la fontaine. Je revois distinctement, car les enfants ont des yeux pour entendre, et des oreilles pour voir les belles histoires que leur content leurs nourrices, l'air navré et les yeux tout à coup gros de larmes de la princesse, aussi belle que le soleil.

Elle plonge son fin bras, nu comme un rayon, dans la fontaine, et aussitôt l'en retire, toute saisie, comme si là-bas elle venait de toucher quelque chose de mystérieux.

Et de fait, voici que du fond de la fontaine émerge à fleur des eaux, ses grands yeux éblouis de voir une si éblouissante princesse, un crapaud.

– Mademoiselle, dit-il, ton ballon d'or est là-bas. Je sais où il est, et je m'en vais descendre te le rechercher... Mais que me donneras-tu en échange, si je te le rends ?

– Ah ! tout ce que tu voudras, Monsieur, répond la princesse, dont

le visage rayonne de nouveau ; tout ce que tu voudras, mes perles, mon bracelet, ma couronne même, car il n'est rien que j'aime mieux que mon ballon d'or.

– Je n'ai que faire de tes perles, de tes bijoux, de ta couronne, répond le crapaud, mais voilà ce qui m'ennuie, c'est d'être toujours seul à jouer ; je voudrais une gentille petite camarade de jeux ; comme toi, Mademoiselle. Si tu veux nous serons ces camarades. Nous jouerons au ballon ensemble, et quand je viendrai chez toi nous ferons dînette. Je m'asseyerai à ta petite table, je mangerai dans ta petite assiette, je boirai dans ton petit verre...

– Oui, oui, va, mon ami ! s'écrie la princesse. Tout ce que tu demandes, pourvu que tu me rapportes mon ballon !

Sur quoi, dit ma nourrice, le crapaud plongea, avec cet empressement un peu naïf et sans défiance d'un petit paysan à qui une jeune princesse fait l'honneur de demander un objet qu'elle a, par mégarde, laissé choir dans la cave.

« Bah ! pensait ce temps la princesse, est-il prétentieux ce petit valet de basse-cour, et qu'importe après tout ce qu'il me demande ! Ça demeure au fond de l'eau, dans la vase ; ça fait couac, couac, en famille ; ça ne peut en aucune façon devenir le camarade de jeux d'une belle et riche princesse comme moi, qui possède un ballon d'or. »

– Pardon ! dis-je à ces mots à ma nourrice, qui venait de me révéler ainsi le tréfonds de l'âme de sa belle princesse. Pardon ! ne trouvez-vous pas peu franc et peu honnête que, pendant que ce brave petit bonhomme de crapaud remonte loyalement vers la lumière, avec son ballon d'or en mains, l'âme de votre princesse descende, elle, vers de bien troubles marécages ? Je n'aime pas cette duplicité chez cette fillette. Que les femmes sont donc rouées !

– Petit bavard, répondit ma nourrice, ne m'interrompez pas aussi sottement. Ne savez-vous pas qu'une princesse de sang royal est toujours une princesse et ne peut penser comme un goujat ? Avez-vous trouvé par hasard, tout naturels aussi les propos sans façon que ce rustaud vient de tenir à cette princesse, alors que des gens de son espèce doivent allégeance, de toute éternité, à leurs seigneurs et maîtres par le fait seul que ceux-ci sont beaux et nobles et qu'eux sont roturiers et vilains ? Et que pensez-vous de cette effronterie d'exiger, et au préalable encore, une récompense pour cette bagatelle ; et, sous prétexte qu'on est de même taille et peut-être de même âge, de prétendre être camarades de jeux et d'oser traiter la table d'une princesse

de petite table, son assiette, de petite assiette, son verre, de petit verre ? Alors que l'assiette d'une princesse ne peut jamais être qu'une très grande et belle assiette, son verre, un très grand verre, et que l'assiette et le verre d'un crapaud ne peuvent être que de tout petits et de tout à fait laids ?

« Au reste, Monsieur, apprenez que jamais les enfants des riches ne devraient jouer avec les enfants des pauvres. Il faut que chacun reste à sa place en ce monde. Mais écoutez la suite de l'histoire »...

A peine, poursuivit ma nourrice, le crapaud eut-il rendu son ballon à la princesse, que celle-ci bondit de joie, et tout en jouant et gambadant, s'encourut au palais.

C'était l'heure du dîner, et naturellement elle ne songeait plus au crapaud, quand celui-ci, élevant sa grosse tête hors de l'eau, lui cria de loin et d'un ton larmoyant :

– Mademoiselle ! ne cours donc pas si vite. Je ne puis courir comme toi. Prends-moi avec toi !

Mais déjà il ne la voyait plus ; elle avait disparu dans le palais. Là-bas, les grands vitraux de la salle des fêtes viennent de s'illuminer... Sa Majesté le Roi est déjà à table. Beaucoup d'illustres seigneurs et de nobles dames ont été invités ce jour-là. Parmi eux se trouve le jeune fils d'un roi voisin, qui aspire à la main de la princesse au visage de soleil. Voici qu'en ce moment même, elle fait son entrée. Elle est vêtue d'une robe de brocart brodée de nénuphars d'or, et elle ressemble à une fée. Tous les convives lui font la révérence et admirent son illustre beauté. Elle prend place à côté du roi, son père, et du jeune prince héritier, qui lui, frigide et vêtu de blanc, ressemble à un clair de lune.

Les ménestrels du roi exécutent un air de table.

La princesse sourit. Un laquais lui présente sur un plat d'or un œuf de vanneau qu'elle casse et déguste avec une petite cuiller d'or.

Quand voilà qu'on entend quelqu'un qui lentement monte les escaliers de marbre, flic, flac, comme s'il était en chaussons, et échoue lourdement devant la porte.

– Qui donc est là ? demande le roi à sa fille. Est-ce quelque géant, quelque brigand, qui vient vous chercher et prétend vous emmener dans son repaire ?

Ce roi était un fort brave homme, observa en ce moment ma bavarde nourrice, toujours féconde en réflexions morales et qui depuis un bon moment n'en avait plus semé dans son récit ; oui, c'était assurément un fort brave homme, mais il était, il faut bien l'avouer, un peu

naïf. C'est ainsi qu'il portait un long manteau royal démodé, à grands ramages, comme n'en portaient plus guère que les rois de jeux de cartes, et ceux des opéras de Wagner. Il était coiffé d'une couronne démesurée, de celles dont se coiffaient Charlemagne et les rois à tête carrée et à idées quelque peu restées barbares.

C'est pourquoi le roi pensait tout naturellement que celui qui était là, devant la porte, ne pouvait être qu'un géant ou un brigand, et qu'il venait lui ravir sa fille.

Déjà il avait dégainé son énorme épée quand sa fille lui répondit:

– Mon illustre père, ce n'est nullement un géant qui est là ; mais rien qu'un petit crapaud domestique, qui m'a retiré mon ballon d'or de la fontaine, où je l'avais laissé choir, par mégarde, et à qui j'ai eu l'imprudence de promettre je ne sais quoi, au lieu de lui allonger un bon coup de pied.

– Ah ! dit le roi, en rengainant son épée, il faut lui donner ce que tu lui as promis, ma fille. La première vertu d'une princesse, c'est d'être fidèle à sa promesse !...

La princesse, rouge de honte, s'inclina et fit entrer le crapaud. Celui-ci s'avança gauchement en traînant les jambes et écarquillant ses gros yeux, éblouis par tant de lumières. Mais il ne salua personne et prit, tout de suite, l'air familier de quelqu'un qui se sent chez lui. Sa démarche de campagnard et cet air prétentieux lui attirèrent les rires et les quolibets de tous les convives.

– M'est avis, remarqua spirituellement le jeune prince voisin de la princesse, qu'à voir son costume à la mode de Hongrie, et sa façon gracieuse d'allonger les membres, ce doit être plutôt un tzigane qui prétend, grâce à ses charmes et à ses talents de musicien, nous ravir notre gracieuse altesse !

Tout le monde s'esclaffa, mais le roi ne rit pas.

La princesse, rouge de confusion, se mordit les lèvres en voyant le crapaud grimper sur sa chaise, escalader la table, s'asseoir, sans gêne, confortablement, sur son séant, au milieu de la nappe, parmi les plats et les fleurs. Précisément, il prenait la parole. Il parlait d'une voix claire et cristalline, mais avec un fort accent anglais et s'exprimait en des termes et avec des façons d'écurie :

– Mademoiselle, mets, s'il te plaît, ta petite assiette un peu plus près de ma gueule, afin que nous mangions ensemble.

– Oui, ma fille, dit le roi, approche ton assiette comme Monsieur le demande, la première vertu d'une honnête princesse...

Je le répète, me fit de nouveau observer ma nourrice, ces rois de jadis étaient de braves gens, mais avec leurs costumes de Pier Jan Claes, leurs obsessions ridicules de géants, leur sagesse à la roi Dagobert, ils étaient parfois un peu grotesques. Mais le plus grand tort qu'ils avaient, c'était leur familiarité déplacée avec les vilains, cette bonhomie démocratique qui devait finir par saper jusqu'aux bases de leur trône. Les vilains en profitèrent, comme de juste, sans leur en savoir jamais le moindre gré. Il en sera toujours de même. Aussi la noblesse d'autrefois, malgré ces fâcheux exemples royaux, n'avait garde de se commettre avec les vilains. Elle avait parfaitement raison.

– Oui, répondis-je à ma nourrice, mais vous me ferez, s'il vous plaît, la morale après. J'ai hâte de connaître la suite de l'histoire.

– Donc, reprit-elle, la princesse qui étouffait de honte, ne parvenait plus à achever son œuf de vanneau, tant le visqueux voisinage du crapaud, assis presque dans son assiette, l'écœurait ; elle se leva et, s'excusant auprès du roi et des nobles convives, dit qu'elle désirait se retirer dans ses appartements, et se reposer.

Mais ne voilà-t-il pas que le crapaud s'avisa de dire à son tour, en être sans ombre d'éducation qu'il était :

– Oui, Mademoiselle, à présent que je suis bien repu, moi aussi j'ai sommeil. Allons faire dodo ensemble.

Entendant ça la pauvre princesse se mit à sangloter, mais le roi, décidément stupide, fronça les sourcils et recommença sa chanson :

– Dans ta détresse... fidèle à ta promesse... Allons, pas tant de manières, princesse, va te coucher... ou je me fâche.

La princesse obéit à son illustre père, comme c'était son devoir, et tout en versant un torrent de larmes ; et saisissant du bout des doigts, comme elle l'aurait fait avec des pincettes, le crapaud par la cuisse, l'emporta dans sa chambre.

Là, elle le laissa tomber dans un coin, où il se tint coi un moment.

Mais lorsque la belle enfant eut fini de dégrafer son corsage, et qu'elle apparut à demi-nue et plus radieuse que jamais, le crapaud se remit à bouger et à faire couac ! couac !

– Petite amie, soupira-t-il dans son coin, prends-moi dans tes bras blancs et mets-moi sur ton ventre satiné et chaud, car le mien est humide et froid comme un glaçon.

Voilà ce que le crapaud osa dire, le sale ! et sûrement en faisant des gestes et prenant des attitudes que jamais personne n'avait osés devant cette enfant pure comme un lys.

C'en était trop ! Aussi, savez-vous, monsieur, ce que fit la princesse ?

– Oui, Mademoiselle, répondis-je vivement à ma nourrice, je le devine ! Ne vous souvenez-vous plus de la belle histoire, fort semblable, que vous m'avez racontée l'autre jour ? Celle de Saint Julien l'Hospitalier, de Flaubert ?

« Saint Julien, qui venait de passer un pauvre lépreux dans sa barque, ne se borna pas, lorsqu'il l'eut passé, à le réconforter ; il le prit dans son lit, l'embrassa, le réchauffa de son haleine, le baisa sur la bouche, bref, le traita avec une telle charité chrétienne qu'un miracle se fit.

« C'était Jésus-Christ lui-même qu'il embrassait, car le lépreux n'était autre que lui.

« Le crapaud, je l'ai tout de suite deviné, c'était lui aussi. C'était notre Seigneur, ou du moins quelque jeune prince charmant que la princesse trouva subitement dans ses bras, et qu'elle venait de sauver de quelque mauvais sortilège par la grâce de son amour.

– Fi, Monsieur ! s'exclama ma nourrice, en pensant s'évanouir, qu'est-ce que notre Seigneur a à voir dans cette histoire ! Je vous répète que c'en était trop, et que la belle princesse prit bel et bien la sale bête et, de toutes ses forces, la lança contre le mur, où elle éclata comme une vessie, flac ! Pouah !

Ainsi, la justice et la morale furent vengées. Et la pudeur et la vertu aussi eurent leur récompense : Le crapaud, en retombant en pièces, se transforma en un jeune et élégant prince, vêtu d'un beau costume vert, qui courtoisement fit sa révérence et dit :

– Altesse, je ne suis pas un crapaud. Je suis le fils d'un roi, qu'une mauvaise sorcière a enchanté et condamné à vivre pendant de longues années, dans cette fontaine, sous la forme d'un crapaud. Je ne serais sauvé, m'avait-elle prédit, que lorsqu'une belle princesse m'aurait aimé. En me donnant votre amour, princesse, vous m'avez sauvé la vie.

A l'instant, un somptueux carrosse attelé de dix chevaux blancs empanachés s'arrêta sous les fenêtres du palais. Un laquais descendit du carrosse. C'était son vieux et fidèle serviteur Henri, qu'on appela depuis Henri de fer, parce que pendant la captivité de son maître, son chagrin avait été tel, qu'il avait dû se barder le cœur d'un triple cercle de fer pour en comprimer les battements.

Henri annonça à son maître, enfin délivré, que le carrosse était à la porte et qu'il n'avait plus qu'à conduire le prince et sa gracieuse fiancée au château royal où devait se célébrer la noce.

L'attelage s'ébranla au grand galop et au bruit joyeux des sonnailles, mais ils n'étaient pas arrivés au premier détour du chemin qu'on entendit quelque chose qui cassait, et que le prince, s'imaginant que c'était un essieu qui se brisait, se pencha à la portière.

– Non, non, maître, s'écria le fidèle Henri, c'est un de mes cercles de fer qui éclate, tant mon cœur bondit de joie.

Et trois fois, ce jour-là, les fiancés entendirent le même bruit.

Voilà l'histoire authentique, conclut ma nourrice, telle que Grimm l'a contée et telle que mes aïeules me l'ont transmise. N'est-elle pas plus admirable ainsi ? Qu'en pensez-vous, monsieur le petit critique ?

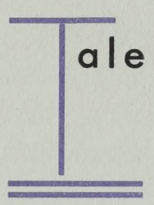
– Ce que j'en pense, mademoiselle, dis-je en me redressant de toute ma taille, comme un jeune Achille vengeur, ce que j'en pense ?

« Je pense que votre histoire est infâme ! et qu'il ne manquait vraiment plus que ce carrosse et ces noces pour récompenser dignement cette noble déloyauté et ce manque de parole, ce crime des crimes qui consistait à assassiner dans son lit un brave et pauvre serviteur à qui on a tout promis. Oui, c'est infâme !

Mais c'est par trop scandaleux aussi, et je pense que le bon Grimm, qui était homme de bon sens en même temps qu'un savant, ne peut s'être réellement rendu coupable d'une histoire aussi sotte et monstrueuse.

– Morbleu ! c'est vous, criai-je à ma nourrice », et c'est ici que l'histoire commença sérieusement à se gâter, « c'est vous, ou quelque vieille sorcière de votre espèce, pareille à celle qui métamorphosait les beaux jeunes princes en crapauds, qui, avec vos abominables préjugés de morale, avez transformé cette royale et pure histoire en dégoûtante bêtise. Oui, c'est vous, nourrice imbécile et pudibonde, car vous seule en étiez capable, et tout ce que vous méritez en récompense de votre immoralité légendaire, tenez, c'est une bonne fessée sur votre honorable derrière !...

III


Tale

C'est la nuit de Noël et l'Enfant royal s'est levé. Sa mère dort, ses frères et ses sœurs dorment. Il erre seul, pieds nus, à tâtons, par les longs corridors sombres. Une porte s'ouvre, et voici qu'il aperçoit dans les ténèbres, endormie sur la table d'un céleste festin, Samya attendant le jour et ses convives, Samya aux cheveux d'or couronnée de fleurs closes.

Soudain les cloches sonnent, l'enfant s'éveille, elle s'éveille lentement et regarde, elle se lève et sourit.

Et tous deux se contemplent ainsi jusqu'à ce que les cloches ne sonnent plus, jusqu'à ce que les premiers rayons du soleil aient dissipé la nuit divine.

Et l'Enfant royal s'en va. Il a fermé ses yeux à jamais. Il s'en va dans cette nuit nouvelle, pieds nus, à tâtons, par les longs corridors sombres – et se recouche.

Et voici que sont venus dans sa chambre ses frères et ses sœurs en habits de fête.

– Lève-toi, disent-ils, ô notre frère, déjà c'est grand matin, le soleil de Noël nous éclaire. Allons chercher les belles choses que cette nuit nous a données.

Et l'Enfant royal répondit :

– Ses petites mains ont touché mes lèvres ardentes, elle a versé dans mes yeux d'intérieures clartés. Quoiqu'elle ne m'ait pas parlé je me souviens de ses paroles. J'ai respiré les pâles roses de son souffle, bien avant vous.

« Elle est morte. Ce n'était qu'une enfant trouble, une vierge illusoire, une fleur précoce de la lumière stérile – mais elle m'a regardé du fond de ses yeux natifs; elle a réalisé mon bonheur loin de Dieu. Maintenant elle est morte. Elle m'attend sous mes paupières dans un beau jardin de ténèbres et de fleurs. C'est là que je vais la revoir avec son doux visage de silence.

« C'est pourquoi, mes frères et mes sœurs, laissez-moi. Il n'est plus de Noël. Tandis que vous dormiez, j'ai veillé. Laissez-moi me rendormir. Ne me réveillez plus de cette belle nuit. Je veux rentrer dans ses ténèbres, je veux rêver ».

Et ses frères et ses sœurs l'ayant contemplé longuement s'enfuirent soudain sur la pointe des pieds – et tous eurent peur de ce sommeil étrange.

les Conquérants

C'était une nuit d'été lourde et chaude. De grandes nuées pleines d'orage montaient lentement des vastes horizons sombres de la mer, effaçant les dernières étoiles. La mer cependant était calme, mais de ce calme immobile, plein d'attente et d'inquiétude, qui présage la tempête. De petites vagues aux remous d'émeraudes, seules, faisaient un clapotement au pied des hautes falaises basaltiques, couvertes de forêts solitaires qui s'élevaient sur la côte.

Parfois un éclair lointain, comme surgi des mystérieuses étendues invisibles de l'Atlantique, illuminait le ciel et les eaux en silence. C'était comme une aurore étrange annonçant l'approche de quelqu'un d'inconnu.

Un frémissement courut dans les forêts, et sous les éclairs, elles apparaissaient bleues, immensément profondes.

Quelqu'un, qui de là, à cette heure, eût observé l'espace entr'ouvert à ses yeux, eût cru découvrir aux éclairs, dans un scintillement rapide de moires et d'argent, ainsi qu'un rayon de lune accompagnant leur voyage, quelques voiles blanches, tendues vers les côtes et qui semblaient fuir la tempête.

Mais pas un être humain ne troublait ces solitudes. Dans le vallon qui, derrière les falaises, s'inclinait insensiblement, étageant leurs chènes et ses bruyères, vers les plaines gaëliques, se groupaient, au milieu d'une végétation sauvage, et perdues dans ces contrées plus désertes que l'Océan lui-même, quelques cabanes très pauvres, abri d'une population agricole et pastorale, aux mœurs paisibles, et qui avait conservé dans sa primitive simplicité l'âme farouche et naïve des aïeux.

Malgré l'heure avancée et le repos où tout semblait plongé à l'entour, il y avait encore de la lumière dans l'une de ces cabanes. Un homme soudain en ouvrit la porte et regarda au dehors. Il faisait horriblement noir, mais on entendait la mer; sa rumeur venait de s'accroître et se mêlait maintenant aux frémissements des chênes. Puis un éclair déchira la nue et la forêt apparut, qui remuait épouvantablement et escaladait le ciel. L'homme fit un signe de croix et referma la porte. « C'est l'orage », dit-il, et il alla se rasseoir.

Près de la table, une femme donnait à manger à des poules qui couraient, à droite et à gauche, en gloussant.

Eux, étaient de petits cultivateurs aux figures sympathiques et naïves, presque des vieillards, tant ils paraissaient usés au rude labeur de défricher ces terres ingrates et à leur faire produire les quelques maigres

fruits de leur subsistance. Comme beaucoup d'habitants des côtes, ils vivaient uniquement dans leurs terres et la mer leur était aussi inconnue que s'ils en eussent été éloignés de cent lieues.

– « Qu'est-ce qui arrive ? » demanda une voix du fond de l'alcôve ; et un vieillard, presque centenaire, apparut sur son séant, entre les courtines du lit qui, selon la coutume du pays, était situé si haut qu'il touchait presque le plafond.

Un coup de tonnerre éclata. Le vieux fit, lui aussi, un brusque signe de croix et disparut sous ses couvertures. L'orage commençait ; la rafale venait de secouer la forêt dont on entendait au loin grandir la voix sourde. Elle passait maintenant sur eux, faisant craquer les ais des portes et des fenêtres. Un nouveau coup de vent s'engouffra sous la porte et éteignit la chandelle.

Alors, tandis que tous deux furetaient, cherchant le briquet, et lorsqu'enfin quelques étincelles se mirent à voler du silex, on frappa doucement à la porte. Il se fit un silence et le paysan s'arrêta.

– « Il y a là quelqu'un » dit la femme. Puis le paysan se remit à battre le briquet.

– « Bonnes gens qui ne dormez pas », dit une singulière voix derrière la porte, « ouvrez-nous, afin que nous puissions nous abriter de l'orage »...

– « On y va, on y va », dit l'homme. Une flamme jaillit enfin de l'étoupe, la femme approcha la chandelle ; on apercevait de nouveau le père sur son séant, qui écoutait la main derrière l'oreille. On ouvrit.

Un groupe d'hommes très jeunes, presque des enfants et des filles, vêtus d'un accoutrement blanc singulier et portant des casques sur la tête, pénétra dans la cabane qui s'emplit d'une rumeur inaccoutumée de joie et d'aventure.

Ils contèrent immédiatement, tandis que leurs hôtes s'empressaient, poussant les escabeaux, culbutant les poules, se bousculant l'un l'autre, ahuris, ne sachant ce qui arrivait, qu'ils venaient de la mer et du bout du monde ; que, cette nuit, surpris par l'orage, ils étaient venus s'abriter dans la baie : « Nous avons traversé la forêt de chênes », s'écriaient-ils, « nous avons aperçu une petite lueur dans la plaine, la seule qui veille encore, la vôtre ; elle nous a guidés ».

Ils demandaient de s'abriter chez eux jusqu'à l'aube. Le lendemain, et une fois l'orage passé, ils remonteraient sur la mer.

C'étaient assurément d'honnêtes gens. L'homme venait de tirer de dessous l'alcôve une nouvelle chandelle et la femme apportait de grandes jarres de lait. Ils leur offrirent le pain et le sel et tous s'assirent.

Ils riaient et causaient à l'envi. Jamais la pauvre cabane n'avait vu de tels hôtes et, quoique au dehors la tempête fît rage, que tous les vents du ciel se fussent en ce moment déchaînés sur elle comme si elle abritait ceux qu'ils poursuivaient, – que la pluie cinglât ses murailles et les éclats du tonnerre l'ébranlassent du haut en bas, – elle semblait tout en fête et transfigurée.

Ils parlaient, eux, de soleil, d'îles, d'oiseaux, de fleurs et de choses inouïes, d'une voix claire et douce, comme s'ils chantaient, et leurs mains semblaient suivre dans les airs leurs paroles. Soudain ils aperçurent le père sur son séant, qui, se voyant découvert, disparut. Et, baissant la voix, ils regrettèrent d'avoir éveillé celui qui dormait : ils ne voulaient, disaient-ils, déranger personne et ils priaient leurs hôtes d'éteindre les lumières et de s'endormir aussi, car il était tard. Quant à eux, ils veilleraient en silence jusqu'à l'aube.

Mais le paysan, subitement inquiet car il commençait à observer ses hôtes, dit : « Nous veillerons avec vous et vous nous raconterez votre histoire ». Puis, tandis qu'ils se remettaient à causer, il les examina.

Ils étaient d'une beauté merveilleuse, et telle qu'il ne la pouvait comparer à rien au monde ; tous se ressemblaient comme des frères. Ils avaient des casques d'argent surmontés de grandes ailes, et de longs manteaux blancs les enveloppaient jusqu'aux pieds. Sur leurs épaules tombaient de fins cheveux blonds. Aucun n'avait de barbe et il les eût pris pour des filles, si leur figure n'avait eu quelque chose de fier et de résolu qui contrastait avec leur âge et leur singulière douceur.

Ils racontaient maintenant à la femme, béante d'étonnement, qu'ils étaient depuis des années en mer ; qu'ils étaient partis jadis, au temps de la reine Ginèvre, d'un pays situé là-bas où le soleil se couche, derrière la mer.

– « Anges de Dieu ! » s'écria la femme en joignant les mains et en regardant les grandes ailes de leurs casques ; « d'un pays situé derrière la mer, où le soleil se couche, c'est-il Dieu possible d'en venir ! »

– « Et nous allons », dirent-ils, « du côté où il se lève, à l'aventure ; vers le royaume d'une fée amie, et vers les îles de la reine-enfant ».

Et le paysan observa leurs mains qui étaient blanches comme de la neige et fines comme des fleurs. Il aurait bien voulu questionner là-dessus ses hôtes ; il lui semblait aussi maintenant que leur accoutrement était plus que bizarre. Il ouvrit la bouche, mais la peur lui coupa la parole.

– « Sont-ce là des marins ? », se disait-il à part lui. « Qui a jamais vu des marins blancs, avec des mains si fines et des casques ? Qu'est-

ce que ces histoires d'îles et de royaumes lointains ? Ils n'ont pas une arme et ce sont des enfants ». Et l'idée qu'il abritait des hommes qu'il ne parvenait pas à comprendre, et qui peut-être n'en étaient pas ! le glaça de terreur. Mais il n'y avait rien à faire, il fallait patienter et attendre. Il s'y résigna, détournant les yeux et les fixant obstinément sur la porte, de l'air de quelqu'un qu'absorbent de graves pensées.

Sa femme, au contraire, semblait avoir perdu toute conscience d'elle-même, et tout en questionnant ses hôtes, se frappait continuellement les mains, avec une expression de stupeur et d'hébêtement sans bornes.

« Quels poissons pêchez-vous ? » dit une voix, qui sembla sortir du plafond. C'était le père qui venait de se réveiller, et qui maintenant les regardait attentivement. Il s'était rendormi depuis leur entrée et n'avait rien entendu de leur histoire.

Ils se regardèrent en souriant, et l'un d'eux, s'étant tourné vers lui, répéta qu'ils étaient les conquérants, ceux de la légende, qu'ils allaient vers les belles îles et la contrée heureuse. C'était leur royaume. Ils s'y bâtiraient des palais d'azur et y vivraient sous les ombrages de merveilleux jardins, à ne rien faire. Ils avaient sur leurs caravelles des armes et des cuirasses, des femmes et des esclaves, des oiseaux, des orfrois, des bijoux et des fleurs.

Mais le père ne les écoutait plus, s'étant de nouveau rendormi.

Ils remarquèrent alors la terreur qui, de plus en plus, s'était peinte sur la figure de leurs hôtes pendant ce récit. Tous deux maintenant gardaient le silence et les regardaient en dessous. Les chandelles posées sur la table, presque consumées, ne jetaient plus qu'une lueur vacillante qui faisait miroiter leurs casques et projetait sur le mur leurs ombres mouvantes, étranges et formidables. Eux-mêmes, dans ces demi-ténèbres, avaient l'air de fantômes, et leur langage n'avait plus rien d'humain. Ils continuaient à parler de la patrie, ainsi qu'ils appelaient le royaume où ils allaient ; ils célébraient ses grottes mystérieuses, ses fontaines de sortilèges, ses halliers pleins de mystères, lorsque soudain le paysan qui venait de prendre une résolution extrême, se leva et, feignant de chercher quelque chose près de la porte, l'ouvrit brusquement et s'enfuit.

« Où va-t-il, où va-t-il ? » s'écria la femme que toute l'angoisse de son mari venait subitement d'envahir ! et trébuchant de peur sur le seuil, elle disparut à son tour dans les ténèbres. Comme la porte était restée ouverte les poules y disparurent à leur suite.

II L'orage avait cessé. Dans le ciel redevenu serein ruisselaient maintenant les étoiles. Un silence immense et calme s'étendait sur les champs. Où était-il ?... Elle fuyait, courant droit devant elle, n'osant pas se retourner ; et plus elle s'éloignait d'eux, plus sa terreur s'accrut, plus il lui sembla que c'étaient des êtres fantastiques, épouvantables, sortis de l'enfer pour leur damnation et qui la suivaient en battant des ailes. Elle finit par apercevoir son mari qui escaladait le coteau et se dirigeait vers la forêt. Ils furent bientôt ensemble à la lisière, et regardant alors dans la vallée, ils aperçurent au loin une petite lueur ; ce devait être leur cabane. Ils eurent comme l'idée que le père devait être mort, que tout le monde dans le village était mort, qu'ils étaient conquis, qu'eux seuls survivaient, que quelque obscur désastre venait de s'accomplir. C'était la volonté de Dieu, et ils se signèrent.

Alors ils eurent à la fois une même pensée : Est-ce que réellement il y avait dans la baie, sous les rochers, des navires avec des armes, des femmes et des oiseaux ? Cette curiosité les calma. Ils marchaient maintenant sous bois en silence, comme des gens que les événements accablent et qui ne trouvent plus rien à en dire.

On entendait de plus en plus distinctement le bruit de la mer et une clarté lointaine se faisait dans la forêt. Un calme profond avait succédé aux rafales de tantôt, et c'est à peine si quelques cimes étaient encore agitées d'une ondulation douce et continue de brises. L'apaisement des choses se communiqua à leur pensée. Il semblait qu'eux aussi sortaient d'une épouvantable nuit de rafales et d'éclairs où leur âme avait été ballottée sur des vagues énormes et où cent fois ils avaient failli mourir.

Une grande clarté se fit. Ils arrivaient enfin à la lisière des forêts au bord des falaises. Un immense rideau de brumes s'étendait devant eux. La mer se confondait avec le ciel dans une vapeur opaque, indistincte et sans profondeur, comme s'ils se fussent trouvés au bout de la terre, devant l'infini des airs. Ils s'assirent et attendirent le matin ; le brouillard s'éclaircissait peu à peu ; l'aube y pénétrait, délicatement blonde et rose, ainsi qu'à travers des volutes ou des opales, et la faisait plus profonde. Le coq chanta et les poules se mirent à glousser. C'était déjà le matin, qu'on ne distinguait toujours pas le ciel de la mer. Cependant le voile qui enveloppait toutes choses semblait remuer. Cette douce lumière qui se faisait avait entièrement tranquillisé leur âme. Ils attendaient, à moitié endormis par le bruit des vagues, ayant presque perdu la conscience de toute cette nuit, sans plus savoir au juste ce qu'ils étaient venus faire

là, à cette heure, devant l'infini. Le soleil venait de se lever derrière eux et insensiblement la brume se faisait maintenant nacrée et se divisait en deux bandes distinctes : une zone au-dessus plus légère et plus fluide ; une autre en-dessous plus dense et plus ondulée. C'était la mer. Elle devenait scintillante et bleuissait doucement sous les premiers rayons du jour. Une matinée pure et radieuse commençait, et le ciel s'argentait d'une clarté printanière et joyeuse. La forêt rajeunie s'emplissait de chants d'oiseaux. Au pied des roches on réentendait le chuchotement et le baiser des petites vagues. Une brise légère soufflait de terre parfumée de lavande et de marjolaine.

Tandis qu'ils regardaient béatement devant eux, de cet air des paysans que la vue de la mer semble fasciner et rendre incapables de penser ou de bouger, voici que en dessous des falaises, sur les eaux chatoyantes qui baignaient les roches, apparut, comme tout un vol d'ailes blanches, une petite flotte aux voiles légères, aux hautes proues d'or, qui rapidement cinglait au large. Elle avançait comme en glissant dans le matin, et l'on pouvait reconnaître, à leurs casques blancs aux grandes ailes, les héros fabuleux qui maintenant s'en allaient vers l'inconnu.

– « Ce sont eux ! dit la femme. Regarde, oh ! les belles chaloupes d'or, les belles voiles blanches. Regarde, ils ont maintenant des cuirasses d'argent, ils scintillent, ils brillent comme le soleil ! Est-ce que j'entends le son du cor ? Oui, il y a des femmes, oui, il y a des oiseaux là, là, ils volent autour des mâts et des flammes, des oiseaux bleus, jaunes, verts, rouges, de toutes les couleurs. Il y en a, il y en a ! Où vont-ils ? Ils vont vers les pays où le soleil se lève... Ils vont vers la patrie... » Et tous deux regardèrent au loin sur la route qu'ils suivaient, tâchant d'y apercevoir ces îles merveilleuses. Mais on n'y voyait rien que le vide infini et l'éternelle solitude de la mer et du ciel.

Une tristesse immense les envahissait maintenant, tandis que les étrangers partaient, hélas sans retour ; une pitié, une admiration qui gonfla leurs humbles cœurs. Il leur sembla qu'ils venaient de commettre, en les fuyant, la pire infamie : c'étaient leurs hôtes !

– « Ah ! qu'ils étaient beaux ! » répéta la femme en joignant les mains, car on ne les apercevait plus qu'à peine, – « qu'ils étaient beaux, qu'ils étaient bons, qu'ils étaient doux ! »

Et il lui sembla qu'elle les aimait, que dans son pauvre cœur stérile s'épanouissait une fleur divine d'amour.

III Partons ! dit l'homme, partons », et ses mains tremblaient comme si, lui aussi, venait d'éprouver une sensation qui déchirait son âme, et en gémissant ils retraversèrent la forêt et redescendirent vers la plaine. La vallée encore plongée dans l'ombre leur apparut soudain d'une tristesse qu'ils n'avaient jamais aperçue. Leurs yeux, habitués à tant de splendeurs, ne pouvaient plus se réaccoutumer à cette nuit. Un sentiment inexplicable s'emparait d'eux. Ils étaient pareils à des pauvres qui, au sortir d'un palais de fêtes, retrouvent leur village et leur misère.

Et la signification de toutes ces choses leur apparut confusément. Il y avait des hommes plus beaux qu'eux, meilleurs qu'eux, qui ne labouraient pas, qui ne pêchaient pas, qui ne filaient pas, dont les mains étaient toutes blanches et les cœurs pleins de joie, des hommes qui n'étaient ni des anges, ni des rois, ni des héros, ni des saints, et qui pourtant étaient toutes ces choses ensemble, des hommes, dont hier encore ils ignoraient l'existence, qui n'appartenaient ni à la terre, ni à la mer, ni au ciel et qui possédaient le royaume du monde, qui venaient d'on ne sait où, et allaient vers on ne sait quoi, qui étaient heureux, qui étaient partis, qu'ils avaient fuis, qu'ils ne reverraient plus !...

Ils furent bientôt à leur cabane. La porte en était entr'ouverte. Les poules y rentrèrent.

Les hôtes en étaient bien partis. Les escabeaux et les bancs, les jarres sur la table, et les chandelles consumées rappelaient encore leur présence. Tandis qu'ils contemplaient les places vides et que leur cœur s'attristait de plus en plus du départ des étrangers, la voix du père se fit entendre. Il était de nouveau sur son séant et les regardait d'un air heureux et fier.

Il avait sur la tête un casque d'argent aux grandes ailes et il avait reçu aussi un grand manteau blanc qu'il avait mis sur ses épaules.

– Oh ! dit-il, ce sont des enfants du bon Dieu ! Ce sont des anges du Paradis ! Ils vont vers des pays où il n'y a ni nuit, ni jour, où l'on est toujours jeune, où l'on ne meurt plus.

« Ils ont mis une grande nappe sur la table et ils ont allumé toutes les lumières ».

Comme le père avait entrecoupé cette veille de fréquents sommeils, ses rêves avaient-ils fini par se confondre avec la réalité ? Dieu seul eût pu démêler les uns d'avec les autres. Et les paysans l'écoutaient, frappés d'une stupeur croissante et persuadés à présent que c'étaient bien les anges du bon Dieu qui étaient venus.

– Je ne sais comment tout ça s'est fait, continua le père, en portant

la main à son front, comme s'il eût voulu y ressaisir des souvenirs déjà lointains et qui s'effaçaient de sa mémoire, mais c'était grand ici, et beau et haut, comme un palais », et ses yeux s'éclairaient, avec des lumières, « et des tapis partout, là, là, et là, disait-il en désignant tantôt à droite, tantôt à gauche et au-dessus de sa tête. Et haut, et haut ! » dit-il en contemplant le plafond avec extase, comme s'il l'eût percé à d'incalculables profondeurs, « il y avait là une lumière plus grande que les autres, éblouissante. Puis, dit-il en abaissant les yeux vers la table, il en est venu tant et tant, par les portes et les fenêtres, que la salle en était pleine. Ils chantaient. Ils allaient vers des pays dont je ne sais plus le nom, très loin, que les hommes ne connaissent pas encore, d'étranges pays, sur de jolis vaisseaux aux voiles blanches, très légers, en forme de cygnes. Ils avaient des casques d'argent et sous leurs manteaux des cuirasses d'argent qui étincelaient comme le soleil. Ils se sont assis, ils ont mangé et bu et j'ai senti une odeur d'aromates et de fleurs » ; et il semblait respirer encore les parfums qui s'élevaient de la table.

« Je suis descendu de mon lit et je me suis assis au milieu d'eux, sur un des trônes, là, ah mes enfants ! et j'ai mangé et j'ai bu, quoi !... » il ne trouvait pas le mot et mit ses mains sur ses lèvres. « Il y avait des jeunes filles qui servaient, elles avaient de longs cheveux noirs et de grandes couronnes sur la tête. J'ai mangé, j'ai bu, et puis qu'est-ce qu'ils ont donc dit ? » Et sa figure prit une expression insolite et mystérieuse. Allait-il révéler quelque secret qu'il avait peur lui-même d'entendre ? Quoi Dieu ? Quel Dieu ? Où ?...

Puis changeant brusquement d'idée il s'écria : « Et tout à coup ils ont ouvert leurs ailes, tous, tous, ils se sont envolés par là ! » et il releva les bras vers le plafond qu'il se remit à regarder fixement, semblant décidément y voir à travers. « Par là, ils se sont envolés par là, tous, mon Dieu, mon Dieu ! Je savais bien qu'ils s'en iraient par là, mon Dieu ! mon Dieu ! » et laissant retomber les bras avec désespoir, il se mit à pleurer et à gémir comme un enfant.

« Ce sont de ces choses comme on n'en verra plus, » conclut le paysan.

III

es Aventures Merveilleuses du Prince de Cynthie et de son Serviteur Saturne

Du Pays du Sommeil au Pays du Réveil.

Lorsque le prince de Cynthie s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Saturne, qui attendait au chevet du lit de son maître, en écarta les grands rideaux de mousseline.

On était au printemps. Par la fenêtre s'apercevaient les toits et les tours d'une ville gothique. Des sons de cloches, des voix d'enfants, de femmes, de marchands s'élevaient dans les airs.

Le prince, assis sur son séant, écoutait cette rumeur avec une expression d'étonnement telle qu'on eût dit qu'il l'entendait pour la première fois.

C'était un jeune homme, au visage pâle, aux traits aristocratiques et affinés. Avec ses yeux bleus, sa longue chevelure blonde et ses longues mains fines, il ressemblait à une jeune fille.

Saturne, n'osant troubler le prince qui peut-être s'attardait au bord d'un de ses rêves, attendait, silencieux, qu'il lui adressât la parole.

Enfin celui-ci lui demanda :

– Où suis-je ?

– Où vous êtes, Seigneur ? Mais sur la terre.

– Quel jour est-ce ?

– Dimanche.

– Quel mois ?

– Avril.

– Pourquoi font-ils ce vacarme ?

– On fête Pâques, dans l'illustre ville de votre père.

– Oui, je me souviens, dit le prince, et il écouta encore.

En ce moment, la grosse cloche se mit à sonner, un âne à braire sur la place, puis deux, puis plusieurs et l'on entendit meugler un bœuf.

Alors il se fit un silence, immédiatement suivi de cris divers et d'une bruyante fanfare qui déboucha sur la grand'place.

– Pourquoi font-ils toute cette musique, demanda le prince, et sonnent-ils le bourdon de fête ?

– Que Votre Seigneurie, répondit Saturne, me permette de lui rappeler que c'est aujourd'hui Pâques, le jour où le Christ est ressuscité, où s'ouvre la foire traditionnelle de Porqueville et où sort le cortège du bœuf gras. Et se penchant à la fenêtre, il ajouta :

– Toute la ville est déjà en habits de fête. Que de monde ! Voici la corporation des bouchers qui défile sur la place, musique en tête. Ils ont un grand drapeau de velours rouge où une lyre dorée est brodée. Ils se rendent à l'église pour la messe des actions de grâces. Et voici le syndicat des Epiciers et des Charcutiers ! Qu'ils sont nombreux ! La

garde civique à cheval les suit. Entendez-vous le piaffement des chevaux ? Le drapeau national est arboré à toutes les fenêtres. Il n'y a que la nôtre qui n'en ait pas. Si Sa Seigneurie veut se lever, il est l'heure d'aller rejoindre Sa Majesté, à l'église. Voici son pourpoint de satin et son haut-de-chausse.

– Ah ! juste ciel ! s'écria le prince en joignant les mains, fermez la fenêtre.

Saturne obéit.

– Et descendez le store, rallumez la veilleuse. Je veux rentrer dans la nuit.

Saturne ralluma la petite lampe.

– Je ne veux plus me réveiller aujourd'hui. Ce soir peut-être lorsqu'ils dormiront, ou demain, lorsqu'ils auront fini.

– Je vous comprends, Seigneur, et vous avez raison, dit Saturne. Leur joie est bruyante. Si l'âge ne m'avait rendu un peu sourd, elle offusquerait aussi mes oreilles. – Sa Seigneurie veut-elle lire les journaux du matin : La Liberté, l'Aurore, Le Soleil ?

– Donnez-moi La Rosée, s'écria le prince. Et n'avez-vous aussi La Brise, Le Chant de l'Alouette, et La Senteur des Bois ? Apportez-les-moi. Où sont-ils ?

Mais Saturne interloqué ne repondit point et resta bouche bée, les journaux sur les bras.

– Jetez-les au feu ! s'écria le prince. N'avez-vous pas honte de vous tenir au chevet de mon lit, à la lisière de mes rêves, avec ces abominables papiers ? Au feu !

Les papiers ne firent qu'une flambée et disparurent par la cheminée, en ronflant.

– Mon bon Saturne, dit le prince radouci, il y avait là un petit sentier entre des fleurs blanches, sans doute des aubépines. Je le suivais. Quelqu'un marchait devant moi, un être lumineux et léger comme un sylphe. Il se retournait de temps en temps, mais je ne distinguais pas son visage. J'allais l'apercevoir quand ils m'ont réveillé : l'âne s'est mis à braire, cette cloche à sonner. Crois-tu que si je me rendormais, je pourrais retrouver mon rêve au détour du même sentier ?

– J'ai grand'peur que non, dit Saturne. Les rêves sont si fantasques ! Ils ne se laissent pas saisir aisément. On croit qu'on les tient et ils ont fui. Quant à en renouer deux, un de la veille à celui d'aujourd'hui, c'est une pénible affaire. J'ai essayé souvent ; j'ai toujours échoué.

En ce moment ils entendirent un vacarme tellement violent qu'il

semblait qu'une grêle de sons s'abattait sur les vitres. C'étaient toutes les cloches de toutes les églises de la ville qui sonnaient à la fois.

– Fermez les volets, cria le prince en se bouchant les oreilles, étouffez leurs bruits. Je hais la vie ou plutôt c'est leur vie que je hais.

On frappa à la porte.

– C'est le grand chambellan du roi votre père qui est là. Il vient prendre vos ordres, dit Saturne.

– Je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Chasse-le. Voici mon épée. Tue-le, s'il le faut.

Et Saturne, l'épée à la main, brusquement bondit sur lui, derrière la porte. Et on entendit un grand vacarme dans l'escalier.

Puis il rentra, essuyant son épée, et s'assit tout essoufflé.

– Il est mort, dit Saturne, d'un ton flegmatique, il ne fera plus de bruit.

Il y eut, en effet, un grand silence dans la maison.

– C'est bien assez de bruits au dehors, dit le prince. Le braiment des ânes, le tintamarre des cloches et leurs fanfares m'assourdissent. J'en ai assez! Oui ; la vie est belle, le soleil aussi, et l'air pur des montagnes ; mais leur vie me désole ; leur vulgarité et leur ignominie me choquent. Je veux, au moins, dormir en paix. Ah, dis-moi mon bon Saturne, toi qui sais tant de choses et qui as lu tant d'histoires que lisaient autrefois nos pères, n'est-il pas raconté dans ces vieux livres pleins de sagesse qu'il y eut des gens qui dormirent des années, même des siècles ?

– Il y en eut, maître, répondit Saturne. Tel le sage Epiménide, qui dormit plus de cent ans, et qui, lorsqu'il se réveilla, trouva tout changé dans ce monde. Et tel Rip van Winkle, qui ne s'éveilla qu'après plusieurs siècles. D'autres ont dormi plus longtemps encore, jusqu'à l'avénement du siècle où nous sommes.

– Eh bien, dit le prince, puisque de nos jours le progrès est si lent, je voudrais dormir, moi pendant mille années, jusqu'à ce qu'ils en aient fini de leurs petites fêtes et de leurs petites misères, jusqu'à ce que le monde ait enfin un peu changé, et que le neuf sous le soleil ne soit plus éternellement du vieux neuf. Mais est-ce possible, Saturne ?

– Tout est possible, Maître, dit Saturne, et si vous daignez le permettre, je m'endormirai avec vous.

– Mais connaissez-vous, du moins, le secret d'Epiménide ?

– Il est simple, dit Saturne. Le sommeil est une plante qui croît dans les prairies solitaires et humides. Je sais où on la trouve. C'est un champignon vénéneux, les hommes et les bêtes n'y touchent pas. On le

nomme vulgairement pain de sorcières, et il est bleu. Les sages, qui en ont mangé, ne sont pas morts, comme on croyait ; ils se sont endormis d'un sommeil si long, si fabuleux qu'on l'a cru éternel.

– Mène-moi dans cette prairie, dit le prince. Nous mangerons du pain des sorcières, puis nous nous enfermerons dans quelque grotte pour y dormir en paix.

– Oui, maître, mais cette prairie est à une journée d'ici. Si nous voulons y arriver avant le soir, il faudra partir sur l'heure.

Aussitôt le prince se leva et tous deux s'apprêtèrent ; Saturne fit son sac pour le voyage du long sommeil. Il y mit, en perspective du lointain réveil plutôt, son vêtement de dimanche, qui était de satin, couleur de soleil ; il emporta sa flûte, une épée, un pain, des nourritures terrestres, toutes choses inutiles, déclara le prince, et dont il prétendait se passer. Quant à lui, il ne voulut rien emporter de la terre, il resta en chemise et pieds nus, pour mieux marquer son dédain du monde.

Aussitôt ils sortirent secrètement du palais et prirent, par des rues détournées, le chemin des champs. Personne ne fit attention à eux, les croyant fous ou lunatiques, ce qui pour les gens de Porqueville était la même chose.

Vers la tombée du jour, ils sortirent de la ville par le vieux pont en bois, dit le pont de la Sirène. Il menait dans une vaste prairie solitaire et humide. D'énormes quantités de champignons y croissaient, précisément de ceux dont avait parlé Saturne, qui étaient bleuâtres et vénéneux et auxquels personne, ni bêtes, ni gens, ne touchait par crainte de la mort. Toute la vallée que la lune inondait en ce moment semblait phosphorescente, comme un jardin magique ou un site d'un autre monde.

Voici la Prairie du Sommeil, dit Saturne, et le Pain des Sorcières, et voilà tout proche la grotte où nous nous retirerons pour dormir.

Sur quoi tous deux se mirent à cueillir des brassées de champignons et les emportèrent dans la grotte.

Elle était profonde, obscure et fraîche. Saturne roula à l'entrée une énorme pierre, semblable à la porte d'un tombeau. Tous deux se mirent à manger en silence. Puis ils s'endormirent. Les champignons bleuâtres luisaient comme du phosphore dans les ténèbres. Ils avaient un goût laiteux dans leurs bouches et s'y éteignaient lentement, comme de petites étoiles. Une obscurité d'or se fit dans l'obscurité azurée. Puis leur âme se détacha du monde, devint infiniment lointaine, nébuleuse. Ils dormaient.

Sur la terre l'aube revient. Le soleil se lève, monte et se couche. Puis une autre aube, et d'autres et d'autres encore. Les oiseaux chantent, aiment, meurent. Le temps passe. Les fleurs croissent, s'épanouissent, se fanent, meurent. Les fruits croissent, mûrissent, tombent. Les feuilles poussent, tombent. L'eau suit son cours, et le temps passe, et tout passe. Les nuages circulent. Il pleut, il neige. La terre tourne. C'est le printemps, c'est l'été, l'automne, l'hiver, et c'est de nouveau le printemps, l'été, l'automne, l'hiver. Et cela recommence, comme le temps passe, comme les nuages passent, comme le vent souffle, et cela reprend toujours, sans cesse, un an, dix ans, vingt ans, un siècle, mille ans, dix mille ans, cent mille ans, des milliers de siècles.

Ils dorment toujours.

Un jour, enfin, Saturne s'éveilla le premier. Il s'étira les bras. « Quelle heure peut-il être ? » se dit-il. Il se leva dans l'obscurité et se dirigea vers l'entrée. Un mince rayon de soleil filtrait sous la pierre. Il l'écarta, et une aveuglante clarté fit irruption dans la grotte. Il ne vit rien d'abord. Il lui semblait que le monde n'était plus qu'une clarté. Il se frotta les yeux, peu à peu s'habitua et aperçut la terre.

Elle était toujours là devant lui, verte et radieuse. Combien de temps avaient-ils dormi ? une longue nuit sans doute, car il se sentait infiniment reposé et rajeuni, il se sentait plein d'une fraîcheur et d'une gaîté juvéniles. Sa joie était si vive qu'il en rit aux éclats et dansa comme un enfant dans la clarté du soleil. Il aperçut alors le prince qui s'était levé en même temps que lui et se tenait à ses côtés, toujours silencieux. Il regardait la lumière éclatante et contemplait en extase le monde ébloui et virginal qui semblait plongé dans le ravissement. L'herbe avait grandi. Jusque sur le seuil de la grotte, avaient poussé de merveilleuses et étranges fleurs bleues. Elles brillaient comme des étoiles vivantes vacillant sur des tiges légères. Les jeunes arbustes étaient devenus des arbres; les feuilles, des plumes ailées. La prairie ressemblait à un vrai paradis terrestre traversé d'ombres et de rayons. On reconnaissait dans le pré, entre tous les autres, les champignons de la veille à leur immense dôme bleu qui les faisait comparer à des mosquées d'un culte fantastique.

Soudain, ils entendirent au-dessus de leurs têtes une petite voix flûtée qui disait : des hommes !

Au même instant, un écureuil s'enfuit, la queue en panache, au haut d'un arbre. Il en tomba une pomme d'or aux pieds de Saturne.

Il la ramassa, la goûta et la rejeta aussitôt avec horreur C'était comme du feu.

– Où sommes-nous ? s'écria-t-il. Nous sommes-nous levés pendant le sommeil ? Avons-nous erré par la terre, comme des somnambules, tandis que nous dormions ? Est-ce ici la Mésopotamie, ou l'Arabie heureuse, que les pommes d'or y croissent sur les arbres et que les oiseaux y parlent ! Et quel est ce fleuve, là-bas, ce grand fleuve scintillant ? Est-ce la petite rivière que nous avons quittée hier ! Tout a bien changé.

– Que les dieux soient bénis ! s'écria le prince. Nous avons dormi longtemps, très longtemps. Attendons-nous à voir un monde nouveau, un siècle nouveau. Mais ne manifestez donc pas tant de surprise !

– Maître, dit Saturne, ne croyez-vous pas qu'il est temps de se lever, à présent ? Voici le jour. Nous pourrions nous baigner, là-bas, dans ce beau fleuve.

– Oui, répondit le prince, à qui le flegme de Saturne faisait plaisir, oui, et allons nous purifier de la terre ancienne.

Tous deux allèrent se baigner.

En sortant de l'eau ils se mirent au soleil et restèrent quelque temps assis, nus, dans l'herbe et les fleurs. Saturne retira de son sac le pain qui n'était plus qu'un caillou noir et le lança dans l'eau ; puis il prit ses vêtements de fête, son épée et sa flûte. Mais le vêtement, qui autrefois avait été de satin jaune, était passé au point de ressembler à du damas de vieil or. Il donnait à Saturne l'allure d'un des personnages légendaires qu'on voit aux vieilles tapisseries, figure que complétait à merveille l'épée dont il se ceignit et la flûte qu'il tenait en main. Il acheva sa toilette par un chapeau de soleil qu'il cueillit dans la prairie parmi les innombrables champignons bleus. La plupart étaient devenus gigantesques et formaient une coiffure fraîche et légère, faite à souhait pour Saturne, lequel, comme Socrate, était chauve. Mais le prince, dédaigneux de vains atours, resta nu, tel qu'il venait de sortir du fleuve. Il ressemblait ainsi, dans l'air tiède et radieux de ce beau jour, à Apollon Cynthien, dont il avait le visage, les longs cheveux bouclés et l'allure juvénile et triomphante.

– Par les dieux ! dit-il, ce doit être aujourd'hui jour de fête en la terre entière, tant il fait joyeux et serein. Allons voir le monde !

Mais avant de partir, ils décidèrent d'inspecter l'horizon du haut de leur rocher qu'ils nommèrent la grotte du Sommeil. Vue de là, la ville présentait un aspect fantastique.

– On s'y reconnaîtrait à peine, s'écria Saturne. Ils ont presque tout rebâti ! Heureusement, qu'ils ont conservé quelques vieilles tours et ce vénérable pont de la Sirène que j'aimais et où je jouais, enfant. C'est fort heureux, car c'était la tendance et la manie d'hier de tout rebâtir en fer, l'abominable métal de cet âge. A part cela, c'est à peine s'il reste rien de Porqueville. Au milieu de quelques vieux clochers du moyen âge, ils ont bâti des kiosques et des tourelles de cristal, d'un style inconnu, oriental il semble, mais qui se marie admirablement, en tout cas, à l'exubérance de la végétation actuelle. Jamais on ne vit tant d'arbres à Porqueville, ni de plus étranges et de plus exotiques ; ni plus de terrasses. On se croirait aux jardins de Babylone. Mais le plus curieux c'est le cours d'eau qui hier encore n'était qu'une rivière et que voilà devenu, en une nuit, un grand fleuve ; et chose plus surprenante encore il a changé de cours, il remonte à sa source. Le temps avait beau passer autrefois, un fleuve ne remontait jamais son cours pour autant que je sache. Celui-ci, qui sortait de la ville, sous ce vieux pont des Sirènes, traversait ensuite cette prairie-ci, passait devant la grotte du Sommeil et dévalait là-bas, à droite vers la mer, vient à présent de la mer, qu'on voit à l'ouest, à travers la forêt ». Saturne indiquait de la main la vaste plage couverte de forêts qui plongeaient dans la mer. Le fleuve en débouchait en un large estuaire plein de vaisseaux toutes voiles déployées, puis passait, en deçà, dans la prairie, s'engouffrait en bouillonnant sous le vieux pont de la Sirène, et se perdait en ville.

– C'est étonnant comme nous avons dormi et comme les choses sont changées ! conclut Saturne.

– Pour moi, il n'y a rien là qui m'étonne, répondit le prince avec calme. Nil mirari, c'est la maxime du philosophe poète. Descendons, et allons voir la ville.

Tous deux descendirent du rocher du Sommeil et prirent le large sentier qui, entre les hautes herbes et la forêt des champignons, menait droit vers la ville.

Ils n'avaient pas fait cent pas qu'ils rencontrèrent une bergère, qui menait son mouton.

– Bergère, dit Saturne, ce chemin conduit-il à Porqueville ?

– Il mène à Brocéliande-au-Bois.

– A Brocéliande-au-Bois ! s'écria Saturne. Allons toujours, prince. Cette fillette se moque de nous.

Une vieille passa, qui portait une oie sous le bras.

– Holà, la mère, fit Saturne, est-ce bien là le chemin de Porqueville ?

– Que parlez-vous de Porqueville ? répondit la vieille. Il y a mille ans qu'elle n'existe plus. D'où sortez-vous, vous deux ?

Tenant toujours son oie sous le bras, elle se mit à dévisager curieusement derrière ses besicles les deux étrangers, l'homme vêtu d'or et l'homme tout nu que le premier appelait son maître et à qui il donnait le titre de prince.

– Ne faites pas l'ahurie, la mère, s'écria Saturne. Nous avons dormi quelques siècles, voilà tout, comme un certain Epiménide de Grèce, et un certain Rip van Winkle, parce que le monde nous dégoûtait. Cela vous surprend-il ? Nous pas ; d'ailleurs rien ne nous étonne. Demandez à Monsieur. Nous nous attendions à quelque changement : par exemple, celui de l'aspect de la ville, aspect jadis déplorable, celui de son nom si roturier et de mauvais goût, et même, puisque tout change sous le soleil, que ce fleuve remontât son cours ; mais ce qui nous surprend c'est qu'il y ait toujours des vieilles et des oies qui se moquent du monde. Nous prendriez-vous par hasard pour des naïfs et auriez-vous, la vieille, la prétention de nous conter comme du neuf l'antique légende de Rip van Winkle, que connaissent tous les enfants ? Ce serait perdre votre temps et votre peine. Le prince n'aime pas à entendre des histoires banales. Dites-nous simplement, sans tant bavarder, si c'est là la ville ; son nom nous importe peu. Nous allons la visiter et voir si les gens d'à présent valent mieux que ceux d'hier.

– Les gens d'à présent ! fit la vieille. Il n'y en a plus, heureusement.

Saturne et le prince se regardèrent avec stupéfaction.

– Alors l'humanité serait morte ? demanda le prince.

– Oh ! il y a bien longtemps.

– Et vous alors, la mère ? dit Saturne, incrédule.

Mais la vieille haussa les épaules, sans répondre et l'oie fit de même.

– Pourtant, poursuivit Saturne, il y a toujours la ville, les arbres, les bêtes ?

– Tout est mort, vous dis-je. Il n'y a plus rien de vivant sous le soleil.

– Mais la terre existe et le soleil !

– Oui, la terre seule n'est pas morte, ni le soleil.

– Etes-vous la Mort en personne ? s'écria Saturne, en se reculant.

– Bien au contraire, je suis la Vie.

– Et la fille là-bas dans le pré, ne vit-elle pas non plus ?

– Bavard ! répondit la vieille. Mais c'est La Bergère et son mouton. Pourquoi ne vivrait-elle plus ? C'est une éternelle enfant. Elle

vivra toujours, cette belle légende. Mais pourquoi, dites, vous deux, n'êtes-vous pas morts comme les autres ?

– C'est que nous avons mangé des champignons bleus, dit Saturne. Nous en avons mangé des tas, tout un pré, peut-être trop.

– Plus que vous n'auriez voulu, sans doute ? C'est une erreur, dit la vieille. Un champignon bleu eût suffi pour dormir un siècle. Vos mères savaient cela. Vous avez mangé trop de champignons, voilà ! Et maintenant il n'y a plus rien que nous. Vous avez dormi des milliers de siècles ; il y a plus de quarante mille ans que tout est mort, tout, jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier oiseau, jusqu'à la dernière des fleurs, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu lui-même. Tout est mort, sauf nous.

– Juste ciel ! s'écria Saturne visiblement décontenancé.

– Vous avez mangé trop de pain de sorcières, répéta la vieille, en éclatant de rire, et en même temps son oie se mit à clabauder.

Mais le prince, qui décidément ne s'étonnait de rien, paraissait ravi.

– Que la Mort soit bénie, s'écria-t-il, qui nous a délivrés de la vie ; je l'attendais.

Saturne cependant paraissait incrédule et se grattait la tête :

– Que nous contez-vous là, la vieille ? dit-il. Tout est mort, mais ne vois-je pas la ville, la forêt, le fleuve, ces arbres, et vous, et cette oie ?

Et ce disant, il tira l'oie par la patte et elle se mit à clabauder horriblement.

– Vous voyez, dit-il au prince, cette vieille se moque de nous. Tout existe encore, grâce à Dieu, qui existe encore lui-même.

Mais la vieille, comme une sibylle, mit un doigt sur ses lèvres et dit :

– Je suis LA MÈRE L'OIE.

– Je le sais bien, mordieu, répliqua Saturne, et que voulez-vous que cela nous fasse ?

Mais le prince, souriant en son âme répondit avec sérénité :

– Je comprends enfin ; cette vieille a raison. Tout est mort. Il n'existe plus que ce qui ne peut mourir, ce qui est immortel, les Idées. Tout le reste, qui était périssable, a péri. Platon avait déjà prévu ce temps qui s'est enfin réalisé. Il n'y a plus que des rêves, de beaux rêves. Ce qui était une fantaisie de poète, la légende, est devenu la réalité, l'unique réalité. Le monde d'à présent est le seul véritable, le plus beau des mondes, et le plus logique. C'est lui qui devait être parce que les poètes et les sages l'avaient rêvé, et c'est lui que voilà. Aujourd'hui sans doute tout n'obéit plus qu'à des lois de beauté et de vérité. Les arbres portent des fruits d'or pour le plaisir des yeux des poètes et pour apaiser leur

faim ; les fleurs sont si magnifiques, – aussi fantastiques que les abeilles et les papillons dont elles sont nées – les étoiles, si animées parce que ce sont les fleurs vivantes des cieux supérieurs. Voilà pourquoi ce fleuve a remonté son cours vers le soleil dont il descend et pourquoi cette vieille mère l'oie, cette bergère et son mouton ne sont pas mortes. Et il en doit être de tout ainsi dans l'univers réorganisé selon la loi de la suprême harmonie. C'est ainsi que tout aurait dû être dès l'origine du monde, si Dieu ne s'était trompé et avait consulté les poètes, ou s'il avait réalisé sa propre idée. Toutes ces Idées que nous voyons enfin étaient déjà en lui, le sens pratique seul lui a manqué comme il a manqué en général à tous les grands poètes. Platon, le premier, tenta de réaliser l'idée divine, mais n'y réussit pas. Saint Augustin, après lui, eut une idée géniale et l'énonça clairement : l'Absurde seul est croyable ; il faut croire à l'absurde parce que c'est l'absurde et que tout ce qui est vraisemblable ou humainement raisonnable est faux, antidivin. Saint Augustin échoua parce qu'il comptait trop sur les dieux de ce temps-là, qui étaient de fabrication humaine et sauvage, de véritables monstres à figure d'hommes.

« En présence de leur échec, ils ne voulurent plus se mêler d'être les conseils des dieux, les devinant plus bêtes encore que les hommes et obstinés dans les gâchis et les abominables besognes qu'ils avaient réalisées sous prétexte de créations. Platon dénonça les dieux, les rendit hardiment responsables de tout le mal qui existe dans le monde, de tout le manque de bon sens. En cela il eut du courage. Il osa dire publiquement la vérité aux dieux malgré qu'il en eût coûté cher à Socrate.

« Il avait résolu de chasser les dieux de sa république et de se substituer à eux. C'est ce qui a été réalisé dans l'avenir, le présent actuel dont cette vieille ignore l'histoire, par l'humanité, la sagesse humaine, seule force organisatrice que Platon avait si bien reconnue capable de se passer de dieux. L'âme humaine l'a fait dans la suite des siècles. Elle a réalisé ce que les dieux n'ont pu faire faute de suite dans les idées et de sens pratique. Elle a profité de toutes les expériences des dieux, des poètes et des sages et s'est réorganisée elle-même. Ainsi, finalement, ce sont les poètes qui, en remplaçant les dieux, ont recréé le monde tel qu'il aurait dû être, tel qu'il est aujourd'hui. Et puis, son œuvre faite, la pensée humaine, elle aussi, s'est reposée. Elle a trouvé qu'elle était bonne ; cette fois elle avait raison comme nous le verrons assurément, au cours de notre voyage, et est morte.

« Elle n'a pas voulu survivre à son œuvre sublime ; ce qui lui survit

réellement ce sont des Idées, toute sa volonté éternelle de Sagesse, de Beauté, toute sa force d'organisation dans le sens de ces grandes lois. Evidemment, conclut le prince, c'est ce que l'idée sibylline de cette vénérable Mère l'Oie voulait exprimer en disant que les dieux mêmes n'existaient plus. De fait ils ne sont plus ; il n'existe plus que la vie idéale et divine ; tout le reste est mort.

– C'est cela, dit la vieille, qui avait écouté avec extase ces magnifiques paroles du maître. L'homme tout nu a bien compris ; de dieux il n'en existe plus, vous n'en trouverez plus dans la belle ville où vous allez vous rendre; mais elle les honore en idées et en quelques images de grands hommes comme Platon, qu'elle appelle immortel et divin. Et elle honorera cet homme-ci, en qui je reconnais un immortel à sa sagesse, et un dieu à sa nudité.

– Il l'est en effet, Madame, dit Saturne en faisant une révérence devant la Mère l'Oie, c'est mon maître, l'illustre prince de Cynthie, devant qui les immortels eux-mêmes doivent s'incliner comme je m'incline devant lui.

« Ah ! Maître, c'est à peine croyable, ajouta Saturne, tout en restant humblement courbé et chapeau bas : ce qui ne paraissait qu'imaginations absurdes et rêveries de songes-creux est la vérité même. Par Charon ! si je m'en doutais ! Nous sommes donc hors du temps, et il n'existe plus que des rêves, des légendes, des fables, tout ce que les gens sensés croyaient suprêmement puéril. Tout ce à quoi l'on croyait avec tant de force est folie et fantasmagorie, mais les contes de fées sont réels, les rêves des enfants, des poètes et des fous sont la vérité, l'évangile n'est plus l'évangile, mais les contes de ma Mère l'Oie. C'est à en perdre la tête. Comment vais-je discerner à présent le réel de l'irréel ? Comment parler encore à quelqu'un ? Toucher à rien de ce monde fabuleux ? Tout ne va-t-il pas s'évanouir entre mes doigts ? Heureusement la terre existe encore, la vieille terre où je suis né. J'ai plaisir à me sentir toujours d'aplomb et debout sur mes vieux os humains. Je me demande avec effroi ce qu'il fût advenu de nous si la mort ne nous avait miraculeusement sauvé la vie en la prolongeant au-delà de notre propre existence. Si nous avions mangé un champignon de plus, donc dormi un siècle de plus, la terre se fût sans doute évaporée comme une bulle de savon et résorbée au sein de l'univers en l'universelle rêverie. Et nous, comme des images qui se reflètent sur ces bulles, comme des fantômes, des illusions, qui flottent à leur surface, nous aurions été évaporés en poussière d'eau, avec des yeux qui ne voient plus rien et des bouches qui n'ont plus rien d'humain.

«A quoi se raccrocher! En tout cas, je ne veux plus agir à l'égard des divines chimères comme je reconnais qu'agissent trop souvent les hommes grossiers et vulgaires; ainsi que je fis par exemple à l'égard de l'immortelle Mère l'Oie, que j'aurais dû vénérer et aimer comme ma mère me l'apprit dès l'enfance. Au lieu de m'incliner devant elle et lui dire: « Sainte Mère l'Oie, je vous bénis, vous êtes digne de vivre en ce monde meilleur», je m'en moquai et tirai sacrilègement la patte à son immortelle oie. Je veux vénérer aussi désormais l'immortelle Bergère et son divin mouton, et agir de même envers toutes les belles idées immortelles que je rencontrerai. Mais plaise à ces divinités nouvelles de ne pas s'offusquer si par malheur et par ignorance je leur manque de respect. C'est à genoux et nu-tête que je les prie de me le pardonner. Je ne suis ni poète, ni philosophe, mais un vieux domestique, humble et soumis, et si ignorant en philosophie platonicienne qu'il serait sans doute incapable de retrouver son chemin à Utopie ou à Brocéliande-au-Bois, si par malheur il s'y perdait.

– Agis, dit le prince, selon ta nature et ton tempérament, et sois sans crainte, c'est la bonne sagesse antique et humaine. Elle ne t'égarera pas. Il n'est pas besoin de tant de métaphysique. Un bon sens admirable suffira.

– Je l'espère », dit Saturne, en se relevant, car il était resté à genoux et avait gardé son champignon en main par déférence envers la Mère l'Oie et la sagesse de son maître ; « je l'espère, et dès ce moment je veux que toutes mes paroles, si elles ne sont pas encore divines, car, ma foi, je ne suis qu'un homme, aient du moins quelque apparence d'éternité. Je ne foulerai plus cette terre qu'avec respect. Elle est sacrée. Je ne respirerai plus cet air merveilleux qu'avec extase. Je ne regarderai plus les choses qu'avec un saint émerveillement. Je dirai comme Saint Augustin : cela est absurde, cela n'a pas le sens commun, donc cela est la vérité absolue, la seule réalité possible, et c'est tout le reste qui est absurdité et folie ».

Tout en devisant ainsi Saturne et le prince arrivèrent au vieux pont de la Sirène qui formait les portes de la ville.

Le soir tombait. Le couchant embrasait le fleuve qui ressemblait à un torrent de roses ardentes. Un chant d'une suavité inouïe s'élevait des eaux. Tous deux se penchèrent au-dessus du parapet pour voir d'où venait une pareille harmonie. Ils virent une sirène qui se baignait sous le pont et chantait tout en peignant ses cheveux. Elle était nue, et d'une beauté surhumaine. Sa chevelure d'or longuement dénouée flottait dans l'eau merveilleuse.

– C'est une sirène, déclara le prince. Autrefois il y en avait sous les vieux ponts, et c'est à cause de ce touchant usage d'hospitalité féerique que cette vieille hôtellerie s'appela depuis l'Hôtellerie de la Sirène. Elles sont revenues avec ces temps heureux

Passé le pont, sur le seuil de l'Hôtellerie, l'Hôtelier se tenait avec ses trois filles pour recevoir ses hôtes. C'était un homme gros, à mine joufflue et joviale, et qui portait le costume blanc du marmiton.

– Soyez les bienvenus, messeigneurs, dit-il.

Ses trois filles s'inclinèrent devant les étrangers, et pas une n'eut l'air de s'apercevoir que le prince était nu.

– Oh! les belles filles! s'écria Saturne, en leur prenant le menton, il me semble déjà avoir rencontré dans quelque existence antérieure ces charmants visages.

Il fouillait sa mémoire, les yeux fixés dans leurs beaux yeux, mais ne trouvait rien. Il ne s'en tourmenta pas longtemps l'esprit. Tandis que le prince agissait dans le rêve, timidement comme un somnambule au bord d'un toit, s'efforçant toujours, dans ses gestes et ses paroles, de se maintenir à la hauteur de l'irréel et de l'immortalité splendide de ses hôtes, et dans la conscience du monde surhumain où il devait vivre, Saturne n'en avait cure ; il n'était, s'avouait-il, ni philosophe, ni poète, et déjà il en prenait à son aise avec ses hôtesses.

Il avait complètement oublié l'irréalité et il est à croire qu'il s'en moquait.

– Vous êtes ici à l'Hôtellerie de la Sirène, dit la plus jeune des filles, une blonde qui ressemblait à une Gretchen. Logerez-vous ici ? Vous aurez une excellente chambre donnant sur le pont, d'où vous pourrez cette nuit contempler et entendre la sirène.

– Cela fera mieux l'affaire de mon maître, répondit Saturne en prenant Gretchen par la taille ; le prince est poète et philosophe, et peut-être a-t-il suffisamment dormi les nuits précédentes ; pour moi qui ne suis que son serviteur, si vous permettez, mademoiselle, je partagerai votre lit.

– Pauvre mortel !» dit le prince en riant. Sur quoi chacun prit son bougeoir et monta à sa chambre.

Dès qu'il fut arrivé à la sienne, le prince se mit à la fenêtre pour écouter la sirène et la voir nager dans l'eau argentée où la lune se levait précisément. Quand elle aperçut sur elle un reflet argenté elle se mit à chanter l'air célèbre de Loreley :

Ich weiss nicht was soll es bedeuten
Dass ich so traurig bin.

Le prince, ému de nostalgies lointaines, et de tout ce qu'il avait éprouvé de bonheur ce jour-là, fondit en larmes.

Il resta longtemps cette nuit à la fenêtre de l'Hôtellerie, à contempler la merveilleuse et immortelle sirène, et à se souvenir de tout ce qu'elle rappelait de beau et de tendre à son âme. Il se coucha enfin et s'endormit vers l'aube, comme on dort dans un pays où le rêve est situé de l'autre côté du sommeil.

III

Sélection surnaturelle

A Eugène Demolder

Depuis quarante jours terrestres le prince de Cynthie et son vieux serviteur Saturne s'étaient retirés dans la solitude. Tous deux vivaient au fond d'une immense forêt bleue dans une vieille tour, d'où l'on découvrait au loin, au-dessus des cimes mouvantes, les flots d'une mer éternellement pâle.

Le prince se tenait assis, jour et nuit, au sommet de cette tour, le visage tourné vers la mer. Mais il était aussi étranger à la mer qu'au reste du monde, et il la contemplait sans la voir, le regard perdu dans l'invisible.

Il avait des yeux aussi bleus que l'espace, et une chevelure blonde aussi fine que des rayons enveloppait son beau visage pâle et triste.

Saturne, lui, se tenait assis sur le seuil de la tour dans l'ombre des profondes ramures. Il n'était pas moins triste que son maître, mais sa tristesse n'étant pas ineffable, il consolait sa pauvre âme solitaire en l'exprimant sur sa flûte, et en la mêlant au chant des oiseaux, à la plainte du vent dans les arbres et aux soupirs de la mer lointaine.

Ils vivaient sans se parler. Un matin cependant, Saturne, qui portait chaque jour à son maître une grappe de raisins pour le nourrir, trouva celui-ci si détaché du monde, si distrait de la vie, qu'il ne sut plus longtemps garder le silence.

– Maître, s'écria-t-il, vous mourrez !

Le prince ne répondit point.

– Que votre âme, poursuivit Saturne, ne s'offense pas de ma parole; ce n'est pas de la grande tristesse de ne savoir pourquoi nous sommes tous si tristes, sur la lune, que vous mourrez; c'est un secret de Dieu, mais un secret salutaire ; vous mourrez de silence. Le silence seul est mortel. Moi-même, depuis longtemps j'en serais mort, si je n'avais pour y exhaler ma peine, ce roseau. Elle s'est un peu dissipée ainsi, confondue avec la tristesse du vent, de la mer, de toutes choses. Dites aussi votre âme, Maître, exprimez-la dans l'air ; moi, d'en bas, je l'accompagnerai doucement dans l'ombre.

Le prince remua les lèvres, fit un immense effort et dit :

– Ma voix se tait.

– Mais, dit Saturne, elle ne peut pas se taire. Il faut qu'elle parle, qu'elle chante surtout. Tout chante, tout tend à un son, ici-bas; la mort seule est silencieuse. C'est pour chanter notre âme que Dieu nous a donné la parole. Se taire, c'est offenser Dieu.

– Mon âme ne trouve pas de paroles, soupira le prince.

– C'est qu'elle ne cherche pas, répondit Saturne ; c'est qu'elle est

indolente et lasse, qu'elle a sommeil de mourir. Ah ! Maître, votre serviteur n'a qu'une petite âme éphémère et bornée, qui peut mourir ; mais la vôtre, pleine de chants inouïs et de clartés latentes, ne le peut pas. Elle doit vivre. Et elle vous accable, vous étouffe, et elle veut crier! Vous êtes comme un homme qui joue de la flûte tandis que la mort entre dans ses mains. Il souffle, mais ne peut plus soulever ses doigts, et son souffle rentre en lui-même, et il meurt étouffé.

« Votre âme, dites-vous, ne trouve pas de paroles ; mais pourquoi ne cherche-t-elle que dans les nuages où l'on ne trouve rien ? Il faut un peu de sens pratique dans la vie ; il faut se tenir sur la pointe des pieds en contact avec la lune notre mère, afin de ne pas se perdre tout entier, se dissiper dans l'air bleu.

– Que voulez-vous donc ? demanda le prince avec lassitude.

– Voici, Maître ; je vous amènerai tous les mots que Dieu a créés à son image et à sa ressemblance, et dont les formes diverses vivent sur la lune. Je les rangerai autour de vous en un grand cercle, et vous vous tiendrez au milieu, ainsi que le soleil se tient au milieu des planètes. Alors, au son de ma flûte, je les ferai tourner, et vous jetterez sur chacun d'eux, tour à tour, le rayon de votre âme ; ainsi vous découvrirez ceux qu'elle cherche.

– C'est une ingénieuse pensée, dit le prince, mais voir tourner les mots autour de moi me donnerait le vertige.

– Alors, c'est vous-même qui tournerez autour d'eux, au son de ma flûte, ainsi que le soleil tourne autour des étoiles fixes.

– Non, Saturne, je ne puis penser en marchant ; il me faut être immobile, à demi couché. J'ai besoin aussi de solitude, de silence...

Le prince réfléchit quelque temps, puis il ajouta :

– Ce n'est pas en ce pays non plus que jamais je découvrirai mon âme. Si loin que nous soyons du reste des vivants, nous n'en sommes pas assez loin encore ; il faudrait être ailleurs.

« Que le temps éternel est beau, Saturne, lui qui a des ailes ! Il est, et il n'est plus ; toujours il est ailleurs. N'existe-t-il donc pas une contrée au monde où l'on soit, aussi, toujours ailleurs ; un peu d'espace ailé ?

– Certainement, dit Saturne, une telle contrée existe et nous irons y vivre. Je construirai un grand bateau d'ivoire et j'y amènerai tous les mots, afin qu'ils soient toujours en votre présence et ne vous échappent pas. Quand tous seront embarqués, nous mettrons à la voile ; et c'est pendant ce voyage en la pleine mer, où l'on est toujours ailleurs, – la nuit,

au clair de terre sur les eaux, dans le calme et le recueillement, que vous chercherez parmi les mots ceux qui ressemblent à votre âme.

– Qu'il en soit ainsi, dit le prince en s'endormant.

Comme le grand effort de paroles qu'il avait fait ce jour-là l'avait épuisé, il dormit pendant une longue semaine.

Pendant ce temps Saturne se mit à l'ouvrage. Il ramassa une énorme quantité d'ivoire, le tailla en planchettes et en construisit un grand bateau qui ressemblait à une arche. Puis il y planta les mâts, et y attacha des voiles de soie avec des cordages d'argent. Il sculpta enfin à la proue une mystique colombe blanche avec un regard pour le vague, qu'il peignit en bleu.

Lorsque le bateau fut achevé, il le mit à l'ancre dans une anse, et partit pour le pays.

Un matin, le prince se réveillant dit :

– Il pleut, le merle chante.

Mais il ne pleuvait pas ; c'était le troupeau léger et crépitant des mots qui passait, en faisant résonner la terre dure. Et le merle ne chantait pas ; c'était Saturne qui jouait de la flûte en menant le troupeau.

Le prince les aperçut comme ils descendaient le rivage. Ils s'avançaient en une longue file et passaient sur un pont de planches du rivage au bateau. Celui-ci, à mesure qu'ils y pénétraient, s'abaissait sur la mer. Quand les derniers – c'étaient le zèbre et le zoophyte – furent embarqués, Saturne abattit sur eux la trappe, et alla chercher son maître.

Le prince descendit enfin de la tour, et Saturne lui mit autour de la tête une couronne de grappes de raisin, dont il ne réserva pour son front que le feuillage.

Et tous deux s'en allèrent en silence.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bateau, le soir tombait.

Le prince s'assit au gouvernail, et Saturne leva l'ancre. Ils entendirent un léger clapotement à la proue et virent reculer doucement le rivage. L'air tiède remuait. La mer était pâle et frissonnante.

Ils naviguèrent toute la nuit, n'ayant plus autour d'eux que la mer et le ciel où montait la terre. Saturne se tenait à l'avant et regardait dans le ciel ce mystérieux visage ; le prince, assis à la poupe, le contemplait aussi, mais dans le rêve des eaux.

Cependant, dans le silence, une rumeur de plus en plus distincte s'éleva, et bientôt ce fut un bourdonnement tel que le bateau en devint comme une ruche flottante.

– Qu'est-ce qui ose ainsi troubler notre repos ? demanda le prince.

– Maître, dit Saturne, ce sont les mots qui s'éveillent. Ils dorment le jour quand les choses veillent, et veillent la nuit quand tout dort. C'est à ce moment qu'il faut les surprendre ; le sommeil les a vivifiés.

– Introduisez-les, dit le prince.

Et Saturne leva la trappe. Une foule innombrable d'êtres et de choses, s'agitant, se bousculant, poussant des cris féroces, se rua sur le navire. Ils grouillaient sur le pont, escaladaient les cordages, montaient jusqu'à la cime des mâts. Et la lourde et fauve odeur des foules s'élevait dans l'atmosphère.

– Chassez-les ! criait le prince ; mais déjà Saturne s'était jeté sur eux, une hache à la main, et en avait tué un grand nombre. Il refoula les autres dans la cale et, rabattant la trappe, s'assit dessus en s'essuyant le front. Mais la clameur continuait à gronder sous lui.

– Ah ! dit le prince consterné, comment trouver jamais dans cette foule infecte et tapageuse, ce qu'il faudrait chercher dans le silence et la pure beauté !

– Maître, dit Saturne, c'est le plus vil bétail, et il importe de le chasser le plus vite possible pour qu'il ne nous rende pas l'air irrespirable. Voici sur notre route une grande île sauvage : un tel lieu leur convient, nous les y débarquerons.

Ils furent bientôt arrivés à cette île, dont la côte était couverte de forêts rouges. Saturne jeta le pont et leva la trappe. Et de nouveau le troupeau se rua sur le navire. Mais Saturne le chassa vers l'île en brandissant sa hache, et il y mettait tant de zèle que pas un seul mot ne serait demeuré à bord, si le prince n'était intervenu.

– Vous chassez les bons et les mauvais, criait-il, les purs et les impurs ; il faut garder ceux qui ressemblent à mon âme.

Le triage était malaisé, mais Saturne imagina un expédient rapide. Il tendit au-dessus de l'écoutille un grand filet à fines mailles solides, et força toute la bande à passer dessus, pour gagner le pont. De cette façon tous les grossiers passèrent et les minces, les délicats, les subtils retombèrent seuls.

Lorsque les mauvais furent ainsi séparés des bons, et chassés sur le rivage, Saturne releva le pont.

Quelques-uns, cependant, étaient tombés à l'eau et menaçaient de se noyer ; et le prince leur tendit la main :

– Laissez-les donc, dit Saturne, qu'ils se noient ! A quoi servent-ils ? Ils sont vils et ne servent qu'aux vils. C'est un grand débarras pour la lune que leur mort. Ils infectent son atmosphère et rendent notre globe

obscur et pesant, au lieu de le laisser bondir dans l'espace comme une bulle d'eau.

– Non, dit le prince, il faut les sauver ; je ne veux pas qu'ils périssent ; j'en ai grande pitié !

Ils se mirent donc à repêcher ceux qui se noyaient. Et ceux-ci en repassant sur le pont poussaient des cris de joie.

– Ils ne sont pas mauvais, dit le prince, ce sont des enfants, des bêtes et des choses ; tel est le peuple.

Et il se mit à l'extrémité du bateau pour leur dire adieu. Aussitôt, un grand silence se fit sur le rivage, et l'on vit des mots qui étaient déjà entrés dans le bois, en ressortir, étonnés.

– Mes enfants, dit le prince, si je me sépare de vous ce n'est pas sans tristesse. Vous êtes envers moi des innocents. Il n'en est pas un seul parmi vous que je n'aime en mon cœur, jusqu'au plus humble, jusqu'au plus pauvre, car vous êtes tous, comme moi, enfants de la lune, et rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger. Vous possédez tous les biens d'ici-bas, mais, hélas ! vous ne possédez pas ceux que je cherche : les biens qui sont en l'air, le surlunaire et le surhumain, les royaumes qui ne sont pas de ce monde. C'est pourquoi je n'ai gardé d'entre vous que quelques êtres inutiles, frêles et vaporeux, semblables à mon âme, qui n'est qu'un souffle.

Et se tournant du côté des animaux, il dit :

– Mes frères, si je me sépare des plus humbles d'entre vous, de ceux à qui Dieu n'a départi ni beauté, ni grâce, sachez que je me sépare aussi des colombes, des biches et des gazelles.

Et se tournant du côté des plantes, il dit :

– Mes sœurs, si je me sépare de celles qui parmi vous sont simples comme l'herbe, ou pauvres comme la mousse, ou dépourvues de beauté, ou fétides et malsaines, sachez que je me sépare aussi des roses nacrées et des lys radieux qui croissent sur la lune.

Et il allait s'adresser au règne inanimé, lorsque Saturne, subrepticement, leva l'ancre. Aussitôt, le bateau allégé bondit sur les eaux.

Le prince, debout à la poupe, contempla longtemps les bannis. Ses discours les avaient émus, et ils se tenaient immobiles sur le rivage comme s'ils écoutaient encore. Mais bientôt ils s'effacèrent à ses yeux, et il lui sembla qu'il s'éloignait de l'humanité. De nouveau son cœur devint mortellement triste. Il prit sa tête dans ses mains, et se mit à pleurer.

Cependant, le vent s'était levé et la mer était devenue houleuse.

Le bateau roulait sur les vagues, et tout à coup faillit chavirer. Une lame énorme passa sur le pont.

– Maître, dit Saturne, si nous ne voulons pas périr il faudra débarquer encore les verbes de mouvement. Je viens de visiter la cale. Il est impossible de les faire tenir en repos ; tantôt ils se précipitent à droite, tantôt à gauche, et ils seront cause que nous chavirerons.

– Chasser les verbes de mouvement ! s'écria le prince, y pensez-vous ? Mon âme ne peut-elle avoir besoin d'eux ?» Il réfléchit quelque temps, puis ajouta : Vous avez raison, Saturne, mon âme est repos ; si quelque chose se meut en elle, c'est comme un désir, une attirance, une force que, certes, aucun de ces grossiers mobiles n'exprimera jamais.

A l'île prochaine, les verbes de mouvement furent débarqués, et ils virent sauter, bondir, galoper et disparaître leur bande dans l'épaisseur des bois.

Chaque nuit Saturne amenait en présence de son maître un certain nombre de mots que celui-ci désirait voir. Il les rangeait dans la lumière de la terre, et le prince les contemplait en silence jusqu'à l'aube. Parfois il s'approchait d'un d'entre eux, le regardait en face, l'interrogeait, puis s'en allait se rasseoir, attristé.

Une nuit, comme Saturne amenait quelques uns des mots les plus doux et les plus gracieux, le prince en aperçut un qui était blessé ; c'était la Bonté.

– Naturellement, dit Saturne, elle est trop bonne ; elle ne sait pas se défendre. Ils finiront par lui arracher la tête.

– Quoi ! dit le prince, est-ce qu'ils se battent ?

– Nuit et jour, car même en dormant, ils se battent en rêve. Si vous ne les entendez plus c'est que les plus retentissants sont sortis, mais le combat n'en est pas moins terrible. J'ai essayé bien des fois d'y mettre ordre ; rien n'y fait. Ils se sont rangés en deux camps, les abstraits à droite, les concrets à gauche, et ainsi se ruent les uns sur les autres, épouvantablement.

– Débarquez les concrets, dit le prince, mon âme n'a rien de concret en elle. Même l'étoile du soir, même la brise du matin, ne lui ressemblent pas.

A la première île qu'ils rencontrèrent sur leur route, la troupe des concrets fut débarquée. Comme ceux-ci avaient été épurés déjà, c'étaient pour la plupart gens riches et huppés. On eût dit un cortège de grands seigneurs. Ils s'en allèrent avec des airs d'insolence.

Mais à peine furent-ils descendus, que Saturne accourut en levant les bras.

– Ah ! maître, s'écria-t-il, les abstraits se battent entre eux à présent et jamais je n'ai vu bataille plus terrible. La plupart appartiennent au clergé ou à la science et leurs haines sont féroces. Prince, laissez les mots abstraits aux savants et aux prêtres ; n'êtes-vous pas un poète ?

Le prince réfléchit et dit : – Débarquez les abstraits.

Ils descendirent avec de grands gestes et de grands cris. La plupart étaient longs et maigres, pâles et mauvais. Aussitôt que les concrets les aperçurent, ils se ruèrent dessus ; mais beaucoup continuèrent à se battre entre eux.

– Fuyons vite, dit le prince, ce spectacle me fait horreur.

Mais Saturne ne parvenait pas à faire démarrer le bateau.

– Ah ! gémissait-il, si nous pouvions seulement le délester de ces lourds pavés qu'ils se jetaient à la tête les uns des autres !

– De quels pavés parlez-vous ? demanda le prince.

– Des Adverbes, Maître ; ils encombrent la cale, et font ressembler notre belle nef d'ivoire à un bateau chargé de briques.

« En voici un, dit-il, en montrant un adverbe énorme, quadrangulaire et qui pouvait bien peser dix livres ; je l'ai arraché aux mains d'un ecclésiastique ». Pour convaincre le prince, il le laissa tomber à ses pieds, et tout le bateau en résonna jusqu'à la quille.

– Jetez-les à la mer, dit le prince. Qu'est-ce que mon âme à besoin d'adverbes ?

Et Saturne pendant tout ce jour, comme un manœuvre, monta les adverbes dans une brouette et les déversa par-dessus bord. Quand il eut achevé cette besogne, il leva l'ancre et remit à la voile. La nef s'enfuit légère, comme une plume, sur les eaux.

C'était l'heure où tout incline vers son rêve. Un crépuscule d'or enveloppait la lune. La mer était devenue si calme que son souffle même ne s'entendait plus.

Saturne, s'étant assis aux pieds de son maître, celui-ci lui dit :

– Je commence à voir plus clair dans mon âme. Nous avons retrouvé le calme, le silence, et nous nous acheminons vers un lieu de beauté. Reposez-vous aujourd'hui, mon bon Saturne, mais demain vous enlèverez encore tout ce qui est laid, vieux, décrépit ou malade, car mon âme saine est éternelle jeunesse, – tout ce qui pleure aussi, gémit ou souffre ; car ma souffrance ne peut s'exprimer par rien de ce qui souffre ; c'est plutôt une joie amère. Ne gardons que ce qui est pur et radieux ; ce qui est taciturne et calme ; ce qui ressemble à ces belles nuits sereines où nous voguons sur les eaux, au silence amical de la terre.

Il parla longtemps ainsi, puis tous deux s'endormirent, laissant le bateau suivre son chemin.

Le lendemain le prince désira visiter la cale : c'était la première fois depuis leur départ. Il descendit, suivi de Saturne, mais dès les premières marches s'arrêta suffoqué.

– Qu'est-ce donc qui rend ici l'air irrespirable ? demanda-t-il.

– Ce sont, répondit Saturne, les parfums. Je les ai gardés ne sachant au juste s'ils étaient abstraits ou concrets ; ils flottent comme des âmes. Ce sont ceux des hélianthes, des géotropes, des sélénanthèmes, des fleurs les plus rares et les plus capiteuses du globe.

– Qu'ai-je besoin de ces parfumeries ! dit le prince ; ouvrez les hublots. Jamais mon âme ne s'exprimera dans un parfum.

Saturne ouvrit les hublots et les parfums s'évanouirent.

Ils visitèrent tout le navire. Tout y était soigneusement disposé en ordre et rangé sur des tablettes. Ils virent d'abord les articles, les pronoms, chacun à sa place déterminée ou indéterminée. Non loin étaient les prépositions, les conjonctions, les interjections, toute la menue ferraille qui sert à ajuster, à visser, à boulonner les pensées. Cela n'occupait pas beaucoup de place et ressemblait à l'étalage d'un quincaillier.

– Ce n'est pas beau dit Saturne, mais c'est utile.

– Bah ! dit le prince. Je sais qu'il est des gens qui construisent avec les mots des palais, des temples, des tours, des fontaines, et que la vue de ces savantes architectures porte à la rêverie. Mais je ne suis pas un architecte.

Ils passèrent devant les rares substantifs qui avaient échappé à la grande expulsion, et devant les verbes de repos ou de mouvement latent. Comme c'était jour, tous dormaient.

– Même éveillés, disait Saturne, ils semblent dormir. On dirait des serpents. Ce sont des êtres étranges, énigmatiques, et dont je me défie. Ils vivent et bougent en dedans ; à l'encontre de la plupart des autres êtres, qui sont morts ou endormis en dedans, et vivent en dehors...

Une intense clarté attira le prince au bout de la galerie. Là, dans un rayon de soleil passant par la lucarne, s'amoncelait une telle richesse, qu'on eût dit que toutes les splendeurs du monde y étaient accumulées.

– Ce sont les adjectifs, dit Saturne; leur nombre est incalculable, mais je n'ai gardé que les plus beaux, les plus riches, ceux qui étaient d'une belle eau, les purs, les radieux, les éblouissants, les splendides...

– Assez, dit le prince, ce luxe n'est pas de mon goût. Suis-je un joaillier ou un orfèvre ? Mon âme est simple et n'aime pas les vaines parures.

– Elle a raison, dit Saturne, c'est son état de grâce que de vivre toute nue. Nulle part la vanité de ce monde n'apparaît mieux qu'en tous ces affiquets et ces brimborions, dont les âmes sauvages s'ornent le nez et les oreilles.

Le prince prit entre ses doigts un de ces bijoux.

– C'est le brillant, dit Saturne, il est d'un prix infini ; » mais il n'avait pas achevé qu'il poussa un grand cri : le prince venait de lancer le brillant par le hublot.

Il passa comme un éclair dans le soleil, et chut dans les eaux avec un bruit liquide et doux, comme s'il éclatait en perles. Tous deux souriaient émerveillés, et continuaient à regarder la place où le brillant avait disparu. Tout à coup, le prince en jeta un second, puis un troisième, toute une poignée qui tombèrent dans la mer comme des étoiles.

Et Saturne, ébloui, riait, car son âme n'était pas moins simple que celle de son maître, et brusquement il plongea ses mains dans le tas et se mit, lui aussi, à lancer des étoiles.

C'était à présent une averse de splendeur si continue, qu'un arc-en-ciel y apparut à la face des eaux ; et c'était un tel gazouillement liquide, qu'il leur semblait entendre un chant d'alouettes.

Soudain tout cessa : ils avaient les mains vides. Mais Saturne apporta les interjections, les conjonctions, les prépositions, les pronoms, tous les menus articles.

Après les pierreries, ceux-ci tombèrent comme des pierres. C'en était fait de l'arc-en-ciel et du tirelis d'alouettes. Cependant, il mettaient à disparaître une grâce spéciale. Etant plats et légers de nature, ils se jouaient sur les eaux en mille ricochets. Quelques-uns, comme de jeunes requins, plongeaient, bondissaient et rebondissaient, jusqu'à perte de vue.

Ce beau jeu aussi eut sa fin. Le prince et Saturne s'aperçurent qu'ils avaient jeté toute leur richesse ; que de tout ce qu'ils avaient emporté avec eux, il ne leur restait presque rien.

Cependant leurs âmes s'en étaient allégées. Ils avaient ri et souriaient encore. Pendant une heure, ils étaient redevenus des enfants. Une profonde paix se fit dans leurs pensées.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont ils virent que le bateau ne s'était pas moins élevé que leurs âmes. C'était à peine si sa quille effleurait encore les eaux.

A la tombée de la nuit, le prince s'étant remis au gouvernail, Saturne lui apporta, comme de coutume, quelques mots qu'il plaça à ses pieds, sous la lumière de la terre.

Mais, ni cette nuit ni les autres, le prince ne découvrit encore ceux que cherchait son âme, malgré que de loitaines lueurs lui en signalassent l'approche.

– Je désire, j'espère encore, s'écria-t-il ; apportez-les moi, car c'est dans cette voie que je cherche. Il me semble que je touche le fond de mon âme.

Et Saturne apporta ces deux derniers mouvements latents, qu'il posa aux pieds du prince, comme des serpents mystérieux. Celui-ci les considéra toute la nuit, et toute la nuit une extraordinaire flamme brûla dans ses yeux. A l'aube cependant, ses yeux s'assombrirent, et saisissant les deux verbes verts, il les jeta loin de lui dans les eaux.

Au crépuscule de cette même journée, Saturne entendit un choc sourd, et aussitôt le roulement du tonnerre emplit tout l'abîme. C'était Dieu lui-même que le prince venait d'y jeter.

– Ah ! Maître, s'écria Saturne terrifié, qu'avez-vous fait ! Nous allons périr ! Vous avez rejeté Dieu. Comment allez-vous maintenant, sans Dieu, exprimer votre âme ? C'était le dernier substantif qui nous restait !

– Saturne, dit le prince, ne craignez rien ; l'abîme s'est déjà rendormi ; le repos de la lune ne se trouble pas pour si peu de chose. Ce que j'ai jeté à la mer n'était qu'un mot, très lourd sans doute, mais enfin un mot, car tout n'est que des mots. Nous avons perdu des biens plus précieux, l'Amour, le Bonheur, l'Espérance même, et pourtant nous vivons !

– Il ne nous reste donc rien, soupira Saturne.

– Allez ! dit le prince, voyez, cherchez encore, fouillez dans la poussière, peut-être existe-t-il un dernier mot, et peut-être est-ce celui-là !

Et Saturne disparut sous le pont et se mit à fouiller dans les ténèbres.

Le prince demeura seul. La nuit tombait. Plus un souffle n'était vivant dans l'espace. Les voiles, le long des mâts, pendaient immobiles, comme les feuilles d'une immense plante endormie. Seule, dans le pâle azur, comme une rose blanche, se levait radieuse, la terre.

La mer devint aussi calme que l'air. Elle était si diaphane, si invisible sous cette clarté qu'elle ressemblait, jusque dans ses profondeurs les plus lointaines, à de l'air, mais plus subtil encore ; à du pur espace à travers lequel passait, sans un reflet, la pure lumière.

Au fond de l'abîme, cependant, elle reposait comme un voile d'argent, sur une flore immobile, ruisselante de perles.

La nef, au-dessus de ce monde lointain, semblait flotter détachée de toute attache, libre dans le ciel, comme une étoile. Ils étaient dans la mer de la Sérénité.

Dans l'éternel silence, tout à coup le prince entendit une voix inouïe. Elle venait des profondeurs de son être, et montait sur ses lèvres en chantant. C'était son âme.

Et il fut aussi plein de chansons et de frissons qu'une forêt qui s'éveille.

En ce moment, Saturne reparut. Son visage souriait. Il tenait dans ses mains, comme dans une coupe, quelque chose qui scintillait.

– Maître, dit-il, c'est tout ce qui nous reste, ce petit verbe qui tremble dans mes mains, comme une larme, et bat comme le cœur d'un oiseau de paradis ; c'est J'Aspire. Voyez, je le lève dans la lumière.

Et le prince s'agenouillant, joignit les mains ; et, doucement, il répéta : Dans la lumière... J'Aspire !...

III

NOTES

« Il y a ainsi un nous-même que nous cachons, que nous n'exploitons pas, et qui est peut-être ce que nous avons de plus original. Chez X... c'est un curieux mélange d'ironie, de badinage, de sentiment, de très graves pensées et de la plus scintillante poésie... Souvent nous prenons ainsi le meilleur de nous-même pour un jeu, un peu un jeu d'enfance dont on est presque gêné plus tard, lorsqu'on est devenu trop grave. »

Charles van Lerberghe.
Fragment d'une lettre à son ami A. M.
21 février 1900.

A plusieurs reprises, Charles van Lerberghe avait manifesté le désir de réunir ses contes en un volume. Lorsque la maladie vint le frapper, en septembre 1906, le poète travaillait à un récit dont le développement devait avoir une certaine importance : Les Aventures Merveilleuses du Prince de Cynthie et de son Serviteur Saturne. Deux chapitres de ce roman fantaisiste avaient déjà paru ; les autres sont restés à l'état d'ébauche. Grâce à l'extrême bonté d'un fidèle et très cher ami de Charles van Lerberghe, M. Grégoire Le Roy, nous avons pu consulter ces documents précieux. Nous devons nous contenter ici de faire allusion à ces manuscrits, quitte à en parler plus longuement en temps et lieu.

Charles van Lerberghe songeait à intituler son volume : Contes hors du temps. Il avait déjà choisi son éditeur futur : Herbert. Il avait même établi un ordre provisoire qui, outre le roman du Prince de Cynthie, comportait : La Grâce du Sommeil, La Veillée, La Belle et la Bête, Noël des Bêtes, Les Conquérants.

Cette liste contient deux contes en vers : La Belle et la Bête, (Almanach de l'Université de Gand, 1897) et Noël des Bêtes (1). Nous avons pu établir, à l'aide de documents inédits, que ce dernier poème n'est autre que la Ballade, publiée dans l'Almanach des Poètes, (Les Bêtes), pour l'année 1898, et reproduite à la fin de l'édition posthume des Entrevisions (2). Le récit La Belle et la Bête s'adressait à une enfant, filleule du poète.

Dans le recueil que nous publions aujourd'hui, nous n'avons pas cru devoir nous borner au choix fait par l'auteur. La liste dressée par lui aurait été sans aucun doute modifiée dans la suite. Notre but est de faire connaître les contes de Charles van Lerberghe, perdus jusqu'ici dans des périodiques devenus presque introuvables et dispersés çà et là en France ou en Belgique, et nous avons voulu les reproduire tous. Il n'a été fait exception que pour un petit Tale publié sous les initiales J. K. dans La Wallonie, en novembre 1889. L'auteur l'avait joint à une lettre adressée au direc-

(1) Cf. LETTRES A FERNAND SEVERIN, Paris-Bruxelles, LA RENAISSANCE DU LIVRE, 1924, p. 183.
(2) Paris, Georges Crès et Cie, collection LES MAITRES DU LIVRE, 1923, p. 189-193.

teur de celle-ci ; mais il fut très étonné de se relire dans les pages de cette revue liégoise à laquelle il collaborait d'ailleurs fréquemment. Ce charmant petit récit légendaire, le poète ne l'avait pas destiné à l'impression ; et nous avons dû, – non certes sans regret, – l'écarter du présent volume.

Quant aux Contes d'Après-Minuit, récits burlesques imaginés par Charles van Lerberghe et M. Grégoire Le Roy, ils ne furent rédigés, par celui-ci, qu'après la mort du premier (3)

Charles van Lerberghe avait l'intention de remanier certains contes déjà publiés : la mort l'a empêché de réaliser ce projet. Quelques menues négligences de langage, de ponctuation, dues soit à la hâte du travail, soit à une mauvaise lecture des épreuves, ont été corrigées dans la présente édition. Avant de faire les changements nécessaires, nous avons soumis le texte obscur ou fautif à un examen rigoureux. Parfois des manuscrits, ou des versions revues par l'auteur, ont pu nous aider à rétablir le texte. Lorsque ce moyen nous manquait, nous avons eu recours à un des amis les plus intimes du poète, celui à qui Charles van Lerberghe confia le manuscrit de La Chanson d'Eve en y joignant cet avis :

« Faites à votre goût, sans vous en référer à moi pour toutes ces petites choses. « Car tat twam asi. Ce qui est de l'hindou authentique et veut dire : ça aussi c'est « moi... Entre nous deux tat twam asi signifie naturellement : Mockel c'est van Ler- « berghe et van Lerberghe c'est Mockel ; ou bien : Ce que vous délierez à Paris « sera aussi délié à Bouillon ».

Ailleurs encore l'auteur déléguait à son « frère en poésie » un Jus utendi et abutendi absolu. Celui-ci s'en est autorisé pour établir, dans le présent recueil, le classement qui lui paraissait le mieux répondre à l'esprit de Charles van Lerberghe, saisi en tout son développement. On y sentira, croyons-nous, une certaine gradation de ton, une sorte de progression qui va de l'ironie au lyrisme.

C'est cet ordre que nous avons adopté aussi dans les simples notes bibliographiques qui vont suivre.

Reine Illusion est une petite récréation ironique et lyrique où l'auteur s'est amusé, dit-il, de certaines platitudes bourgeoises. (Almanach de l'Université de Gand, 1889, 12 janvier).

La Grâce du Sommeil. Publié dans La Wallonie (Liège, septembre-octobre 1889). Ce conte peut être utilement rapproché d'un fragment de lettre de Charles van Lerberghe donné aux pages 341-342 du même numéro (4). Nous en citerons ce passage :

---

(3) Bruxelles, De Nobele, 1913, sans nom d'auteur, avec illustrations de Stan van Offel.

(4) Dans LA WALLONIE, ce fragment n'est pas signé ; mais nous avons eu sous les yeux la lettre originale dont il fut extrait.

« ...car le châtiment des damnés est évidemment de voir ainsi que je viens de « dire, sans splendeur : « Ils ne verront pas Dieu ».

Quant au héros de ce récit, on peut imaginer que, dans l'esprit de l'auteur, il n'a pas encore franchi les limites d'un purgatoire à l'usage des âmes qui ne peuvent concevoir la beauté.

Réimprimé dans Vers et Prose (Tome X, juin-juillet-août 1907).

La Veillée, conte de Noël, paru dans l'Indépendance Belge (24 décembre 1893), sous la rubrique : Pages de la Wallonie et des Flandres.

Réimprimé dans La Roulotte (n° de Noël - Nouvel-An - Les Rois, 1904-1905).

Si j'étais Dieu, conte posthume, publié en juillet 1910, dans Le Masque de Bruxelles, par les soins de M. Grégoire Le Roy. Quant à sa composition, ce récit paraît devoir se placer à une date assez ancienne dans la chronologie des ouvrages de Charles van Lerberghe.

Immoralité Légendaire. Paru dans La Belgique Artistique et Littéraire (avril 1906).

Tale. Paru dans La Wallonie (février-mars 1890). En consultant le manuscrit qu'un admirateur de Charles van Lerberghe, le général Willems, a eu la bonté de mettre à notre disposition, nous avons remarqué que le poète avait un instant songé à intituler ce conte : Samya.

Nous avons conservé le titre anglais qu'il avait définitivement adopté.

Les Conquérants, nouvelle. Publié dans La Semaine Illustrée de Bruxelles (8 février 1891), sous le pseudonyme de Paul Florentin.

Reproduit dans La Roulotte (novembre 1904), texte que nous retrouvons dans Le Samedi de Bruxelles, (19 novembre et 3 décembre 1904).

Réimprimé dans l'Almanach des Etudiants Libéraux de l'Université de Gand, 1908.

A part une petite correction trouvée dans le texte de La Roulotte (du 5 au 12 novembre 1904) nous avons préféré reproduire le texte original.

Les Aventures Merveilleuses du Prince de Cynthie et de son Serviteur Saturne.

Chapitre I. – Du pays du sommeil au pays du réveil. (Vers et Prose, juin-juillet-août 1906).

Une phrase inintelligible du texte imprimé a été corrigée, non sans difficulté car certains manuscrits reproduisaient la même faute.

Ayant trouvé enfin une version écrite de la main de l'auteur, et manifestement expressive de sa pensée, nous nous en sommes servis pour faire la correction nécessaire.

Chapitre II. – Sélection surnaturelle, publié dans La Plume (15 juillet 1900). Réimprimé dans Vers et Prose (sept.-oct.-nov. 1905) et dans Le Matin de Bruxelles (3, 4, 5, 7 décembre 1906).

Charles van Lerberghe se révèle un maître prosateur dans ce chef-d'œuvre composé pendant son séjour à Munich en 1900. Il avait respiré, disait-il, les mots Ich sehne, J'aspire, dans l'air de l'Allemagne.

On le voit, le chapitre II fut composé et publié plusieurs années avant le chapitre premier. Après avoir écrit Sélection Surnaturelle, Charles van Lerberghe songeait, semble-t-il, à publier une série de contes à la manière de Cervantes, en tirant parti du premier. Ainsi furent conçues Les Aventures Merveilleuses du Prince de Cynthie et de son Serviteur Saturne. Le poète y travailla sérieusement à partir de 1902. Il rédigeait le troisième chapitre pour Vers et Prose, lorsque la maladie vint arrêter l'achèvement de son œuvre.

Cette troisième aventure, Le Mariage Mystique, devait se dérouler pendant un voyage à cheval. Le Prince de Cynthie, accompagné par Saturne, part à la recherche de la Fiancée. Divers incidents fantaisistes surviennent ; maints personnages légendaires ou historiques apparaissent, chaque fois transformés par l'auteur. Et le Prince de Cynthie, désespérant de rencontrer l'idéal sur la terre, finit par épouser son âme elle-même en son plus secret désir, sous l'apparence d'une héroïne de la mythologie antique : Psyché.

Un quatrième chapitre devait nous révéler La Mort et la Résurrection du Prince de Cynthie. L'auteur y eût développé sa « philosophie néo-platonicienne et transformiste sur la mort et les grandes idées d'au delà ». Après sa mort, le Prince de Cynthie s'élève de règne en règne pour renaître, fils d'Eve, immortel. A l'âge de quinze ans il devient roi de Cynthie. Saturne seul est triste car il manque de foi, et la mort panthéiste lui paraît redoutable. Cependant à la fin du récit le Prince l'entraîne une dernière fois ; et, par un sentier lumineux d'or, ils s'avancent ensemble dans le vide de l'immortalité.

Tel devait être le roman du Prince de Cynthie. Avons-nous besoin d'insister? Ce prince lunaire n'est autre que Charles van Lerberghe « embelli pour la circonstance ». L'auteur avait pris il est vrai, pour modèle physique de son héros, l'admirable Lord Wharton de Van Dyck. Mais au moral, il est aisé de reconnaître, dans les aventures du Prince de Cynthie, le symbole merveilleux de la vie et des aspirations du poète lui-même.

I. EVANS.

Les « AMIS DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DÉCORATIFS » ont fait imprimer de cet ouvrage sur les presses de l'I. S. A. D. cinq cent et vingt exemplaires composés en caractères Futura maigre.

Vingt exemplaires tirés sur papier Japon sont marqués de A à T. Les 500 exemplaires tirés sur papier à la cuve « Vidalon » sont numérotés de 21 à 520.

Cet exemplaire porte

le n° 36

MLA
30698